



AU-DELÀ DES ÉTOILES

Roman de science-fiction – space-opéra

Auteur Manuel Ruiz

VII

La fatigue harcelait Cécile. Rarement une journée lui avait semblé aussi dévoreuse d'énergie. Les données qu'elle traitait depuis des heures lui donnaient presque la migraine.

Elle éteignit avec soulagement ses appareils de travail. Ensuite, elle sortit du bureau. Quelques personnes patientaient dans la salle d'attente. Elle vit arriver Singh, qui allait la remplacer.

- De plus en plus de travail, n'est-ce pas ? constata-t-il.

- Tu l'as dit, et tu en connais la cause. Voilà trois semaines que nous stationnons en orbite autour du Trou Bleu. Normal que les troubles augmentent parmi l'équipage.

- Mais si les patients continuent d'affluer, nous ne pourrons bientôt plus les recevoir.

- Tu l'as dit aussi !

Elle quitta les locaux. En chemin, elle s'offrit un petit verre dans une cafétéria voisine. Les conversations autour d'elle portaient évidemment sur le Trou Bleu. Les avis divergeaient profondément, mais elle ne s'y intéressait plus. Seul le cas du commandant la troublait toujours. Sans partager en rien ses espoirs, elle en arrivait à lui souhaiter d'avoir raison. Car Sherementiekov ne faisait de mal à personne : il ne voulait qu'accomplir le rêve de sa vie.

Elle sortit de la cafétéria un peu calmée. La fatigue accumulée était surtout nerveuse, et l'énergie remontait vite dans les muscles.

L'aérotram était bondé, et elle dut rester debout. Une fois descendue, elle dut encore s'arrêter pour saluer deux ou trois personnes. Puis elle longea le long couloir si familier. La porte de sa cabine l'attendait. Elle l'ouvrit.

L'obscurité régnait à l'intérieur. Avec des gestes lents, elle commença par refermer la porte. Ensuite seulement, elle rétablit la lumière. Un bâillement la prit, qu'elle n'eut pas le temps de porter à son terme. Car une voix, derrière elle, l'interpella doucement.

- Bonjour, docteur. Vous avez été longue à venir...

Elle sursauta et se retourna. Ce qu'elle vit lui fit presque tomber les bras.

Tien Monser, le jeune lieutenant, à demi-allongé sur son lit. Totalement décontracté, et avec l'air de s'y trouver très bien...

D'ailleurs, c'était lui qui l'accueillait, comme s'il la recevait au restaurant.

- Vous travaillez trop, docteur. Vous auriez dû être revenue depuis une heure au moins. Franchement, vous ne devriez pas abuser de vos forces. Je sais bien que vous faites un métier passionnant, mais votre santé importe aussi.

Toujours aussi ahurie, Cécile ne put qu'avancer de deux pas.

- Mais enfin, Tien, voulez-vous me dire comment vous êtes entré dans ma cabine ?

- Par la porte, naturellement.

- Par la porte ? Mais vous ne connaissez pas le code d'accès !

- Vous pensiez qu'un code d'accès était nécessaire pour ouvrir une porte ?

Non, évidemment. Cécile savait que n'importe quel bricoleur y arrivait en trente secondes. Mais elle avait, en fait, voulu poser une autre question, qu'elle posa enfin.

- Tien, que faites-vous chez moi ?

- Mais docteur, je vous attendais. Et vous m'avez fait attendre, c'est le cas de le dire.

- Vous m'attendiez dans quel but ?

- Le même que l'autre jour, répondit-il tranquillement. J'ai besoin d'une consultation. Je souffre de troubles psychiques, de plus en plus douloureux.

- Si vous souffrez, c'est au Service Psychologique que vous devez vous rendre, répliqua Cécile.

- Docteur, l'autre jour, je vous ai croisée dans un couloir, je vous ai demandé un rendez-vous, et vous m'avez... envoyé balader. Alors, puisque vous semblez prendre mon cas à la légère, je n'ai pas eu d'autre choix, et je suis venu directement chez vous.

Une curieuse colère montait en Cécile. Curieuse, car elle sentait bien qu'elle n'était pas vraiment en colère.

- Jeune homme, vous n'êtes pas plus malade que moi. Vous semblez même déborder d'énergie. Alors, vous allez déguerpir de chez moi à l'instant même.

Tien ne se démonta absolument pas. Toujours à demi-allongé sur le lit, et toujours aussi tranquille, il s'empara d'un petit objet.

- C'est à vous ? demanda-t-il.

Cécile reconnut son mémolivre.

- Oui, c'est à moi, et allez-vous-en maintenant !

Sans faire mine de se lever, il regarda le mémolivre.

- Pendant que vous n'arriviez pas, j'ai tué le temps en lisant ce que vous lisez d'habitude.

Il fit défiler sur le petit écran les titres de divers livres enregistrés.

- Les Trois Mousquetaires ; Vie et opinions des philosophes , par Diogène Laërce ; De la tranquillité de l'âme , par Sénèque ; Oeuvres complètes de Confucius ; Théâtre complet de Molière ; Le Petit Prince , de Saint-Exupéry ; Mémoires d'outre-tombe , de Chateaubriand ; Cours complet de Psychologie Appliquée...

Il leva la tête, à la fois étonné et admiratif.

- Eh bien, vous arrivez à lire « ça » ? Moi, je n'ai pas pu. J'ai essayé pendant des heures, mais c'est trop compliqué.

Cécile haussa les épaules.

- Ce sont des lectures pour grandes personnes, et vous êtes un peu jeune.

Elle s'aperçut alors que sa colère s'était envolée, et qu'aucune contrariété ne la gênait plus.

- Bon, Tien, maintenant, vous allez sortir de mon lit, traverser ma cabine, ouvrir la porte et vous en aller. Je vous promets de ne parler de cet « incident » à personne. Autrement, vous savez que vous risqueriez des sanctions.

Très calmement, il déposa le mémolivre sur la couverture, et se leva enfin.

- Docteur, je dois vous dire la vérité : je ne souffre d'aucun trouble psychique.

- Comme c'est drôle, ironisa-t-elle. Je m'en doutais un peu, voyez-vous !

- Je suis venu dans votre cabine parce que vous me plaisez, et beaucoup. Depuis des jours, je ne pense qu'à vous. Il m'arrive de rêver de vous quand je pilote mon module.

- Que dites-vous ! répliqua-t-elle. Mais c'est dangereux : vous pourriez heurter une étoile sans vous en apercevoir !

- Je m'en moque. Vous êtes trop belle. Voilà plus d'un mois que j'essaie de vous parler, mais vous ne me prêtez aucune attention. Je commence à penser que vous me fuyez. Alors, puisque le chemin le plus court entre deux points est toujours la ligne droite... me voici.

Puis le coeur de Cécile bondit. Car Tien s'était mis à marcher vers elle. Son instinct lui commandait de préparer déjà les gifles. Sauf... Sauf qu'une autre voix en elle lui commandait tout-à-fait le contraire !

Elle recula, pendant que Tien approchait. Un pas en arrière, deux pas. Puis son dos s'écrasa contre le mur. Elle ne pouvait reculer plus loin.

Tien arrivait lentement. Un corps proportionné, une poitrine large, des traits juvéniles. Le physique d'un homme, le visage d'un enfant.

- Tien, je vous en prie, parvint-elle encore à murmurer.

L'instant d'après, il la rejoignait contre le mur. Il se pencha sur elle. Ses yeux bridés la fascinaient.

- Ah, docteur, j'ai attendu ce moment si longtemps...

Il approcha son visage et appliqua ses lèvres sur celles de la femme. Les deux corps se fondirent. Bien entendu, Cécile ne s'était pas dérobée.

Elle n'en était pas vraiment surprise. Elle se connaissait assez ! Si elle avait réellement voulu jeter dehors Tien, elle y serait parvenue sans problème.

Maintenant, ils s'enlaçaient, s'embrassaient. Leurs bouches ne se quittaient plus, et Cécile constatait sans étonnement qu'elle y mettait tout son coeur. Le baiser se prolongea dans le silence de la cabine. Quand Tien releva la tête, son visage s'immobilisa devant celui de la femme. Son expression oscillait entre la surprise et l'admiration.

- Eh bien, docteur, je ne regrette pas d'être venu !

Il caressa doucement les cheveux noirs, avant de reprendre.

- D'ailleurs, si j'avais su que vous étiez comme ça, je serais venu avant !

Après quoi, il rapprocha son visage et repartit pour un deuxième baiser, aussi prolongé que le premier. Quand ce fut fait, il la regarda encore.

- Voulez-vous toujours que je m'en aille ?

Collée contre le mur, elle sourit malgré elle.

- Non, bien sûr. Cependant, je voudrais bien qu'à l'avenir vous me demandiez la permission pour entrer ici.

- C'est promis, docteur.

- Pour cette fois, je considérerai que c'est moi qui vous ai... invité. Mais avez-vous pensé au bouquet de fleurs, au moins ?

- Des fleurs ? Madame, nous sommes dans un vaisseau spatial perdu parmi les étoiles : où vais-je trouver des fleurs ?

- Une bouteille de champagne, à la rigueur.

Elle n'oublia jamais l'expression éberluée du jeune homme.

- Une bouteille de... quoi ?

Evidemment, né et grandi à bord d'un astronef, il ne pouvait pas savoir ce que c'était !

Cela fit encore sourire Cécile, puis elle reprit conscience. Elle regarda sa cabine.

- Bon, je me souviens que je revenais chez moi pour dîner.

- Je m'en doutais un peu, répondit-il, et je vous ai préparé quelque chose. Installez-vous sur

le lit et je vous l'apporte.

- Sur le lit ? s'étonna-t-elle.

- Evidemment. Vous ne pensiez pas que j'allais vous servir à table ? Vous n'auriez pas besoin de moi pour cela. Allons, madame, au lit !

Elle s'exécuta, et s'étendit sur la couverture. A présent totalement décontractée. Tien réapparut, portant un plateau surmonté d'un repas complet. Il le déposa sur les cuisses de la propriétaire des lieux. Celle-ci l'observa avec amusement.

- Hum, du poulet avec du riz, un flan aux pommes... Je vous soupçonne d'avoir interrogé mes amis pour connaître mes goûts.

- Gagné, confirma Tien. En fait, je n'ai parlé que de vous autour de moi pendant des semaines. C'est fou ce que j'ai pu apprendre sur vous.

- J'espère qu'on ne vous en a pas trop dit !

Elle attaqua son repas. Tien s'étendit à ses côtés, et lui déposa de petits baisers sur le cou pendant qu'elle mangeait.

- Arrête. Tu vas me faire avaler de travers.

Elle ne s'aperçut qu'ensuite qu'elle venait de le tutoyer. Lui-même adopta aussitôt cette attitude.

- Je n'en reviens pas d'être enfin avec toi, et dans ton lit.

- Pourquoi ? plaisanta-t-elle. Les autres ne sont pas confortables ?

- Le tien l'est beaucoup plus. Parce que tu es dedans.

Elle rit, avant de poursuivre son repas. Quand elle eut terminé, Tien reprit le plateau et le rapporta dans la petite cuisine. Il revint, et ils s'enlacèrent sur la couverture. Un nouveau baiser les unit.

La joue enfoncée dans l'oreiller, une mèche tombant sur ses yeux, Cécile prit subitement conscience du côté effarant de sa situation : 20 minutes ne s'étaient pas écoulées depuis qu'elle avait trouvé Tien dans sa cabine !

Elle le regarda avec tendresse.

- Tien, puisque tu veux revenir chez moi, tu vas me faire une promesse.

- Je n'ai rien à te refuser.

- Tu vas arrêter immédiatement le petit jeu auquel tu te livres avec tes amis. Tu sais, quand vous vous emparez des modules individuels sans autorisation, et que vous allez vous promener dans l'espace. C'est trop dangereux.

Il ne se donna même pas la peine de nier.

- Comment sais-tu cela ?

- Sur un vaisseau spatial, tout finit par se savoir. Tu vas me promettre d'arrêter, ou tu ne rentreras plus dans cette cabine.

Il répondit par un sourire et un petit baiser.

- Bon, de toute façon, cela ne m'amusait plus. Ecoute, ce jeu était sans intérêt. Maintenant, j'ai trouvé beaucoup mieux.

- Vraiment ? Et qu'as-tu inventé de mieux, ou de pire ?

Il lui dit alors, sans hésiter :

- Je vais être le premier à entrer dans le Trou Bleu.

Elle frissonna malgré elle. Mais il poursuivait sans s'en apercevoir.

- Tous les pilotes ne parlent que de ça. Nous voulons tous piloter l'appareil qui plongera le premier là-dedans. Je suis certain que ce sera moi.

- Mais pourquoi y tiens-tu absolument ? demanda-t-elle.

- Eh bien, justement pour cela : être le premier.

Derrière le visage juvénile de Tien, elle crut voir les cheveux grisonnants de Sherementiev. Elle retrouvait la même conviction, le même désir de parvenir à un but.

Mais elle comprenait aussi l'impossibilité d'établir une comparaison entre les deux hommes. Tien se situait à des années-lumière des préoccupations philosophiques du commandant. Il ne cherchait pas l'explication du mystère de la vie. Son raisonnement était purement physique : entrer le premier dans le Trou Bleu était pour lui une sorte d'exploit sportif. Comme de remporter une compétition de course à pied. Ce qu'il trouverait derrière ne l'intéressait pas.

Attendue, elle lui caressa la joue. Avoir dans son lit ce garçon à peine sorti de l'enfance l'em-

plissait d'un plaisir à la fois propre et pervers. Depuis le départ de la Voie Lactée, elle n'avait plus connu de relation amoureuse. Tien lui faisait redécouvrir la joie de ce genre d'échange.

- Mon pauvre chéri, lui dit-elle, tu es vraiment un parfait exemple de mésomorphe.

Il sursauta tout contre elle.

- Quoi ! Ce n'est pas une insulte, au moins ?

Elle éclata de rire.

- Mais non, voyons ! C'est un type morphopsychologique. Les êtres humains se divisent en trois catégories. Il y a les endomorphes, qui sont petits et gros. Ensuite, les ectomorphes, qui sont maigres avec un cerveau très développé. Enfin, les mésomorphes, qui ont beaucoup de muscles et... rien dans la tête.

- Je savais bien que c'était une insulte, soupira-t-il. Ceci étant dit, tu me rassures. Je dois t'avouer qu'en venant ici, j'avais un peu peur.

- Ai-je l'air effrayante ?

- Un peu. Une psychologue, tu comprends... Je te voyais déjà en train de me refiler le complexe de castration.

Cette fois, elle s'esclaffa franchement.

- Rassure-toi, de toute évidence, tu ne souffres pas de celui-là !

Il se retourna sur le lit, s'empara de quelque chose sur la table de chevet. Il s'agissait du cadre posé dessus. Il regarda attentivement les photos des deux petites filles.

- Vraiment jolies, apprécia-t-il. Je suppose qu'aujourd'hui elles doivent être des femmes comme toi.

- Si elles n'ont pas fait appel à l'hibernation, elles doivent même être plus vieilles que moi.

Il posa le cadre et la regarda.

- Franchement, Cécile, pourquoi as-tu quitté tes deux petites filles ? Cette mission ne semble pas te passionner. Alors, pourquoi ?

Dans une position pareille, elle était bien obligée de se confier.

- Ecoute, j'aurais beaucoup de mal à t'expliquer, car tu n'as jamais vécu sur la Voie Lactée, avec une société composée de plusieurs dizaines de milliards d'être humains. Aujourd'hui, les enfants n'ont plus vraiment besoin de leurs parents pour grandir et apprendre la vie. Les progrès de la science l'ont ainsi voulu.

« D'autre part, ma carrière de psychologue avait atteint un plafond. Malgré mes diplômes, je ne pouvais pas aller plus haut. Je n'ai pas voulu que mes filles aient sous les yeux le spectacle d'une femme qui n'apprenait plus rien et qui ne leur apprenait plus rien. Cette mission s'est présentée à moi comme une planche de salut. Le Shoyang-XV est en quelque sorte mon refuge.

Cette confession, pourtant très réduite, changea l'attitude de Tien. Le visage du jeune garçon mordant férocement la vie se fit pour la première fois adulte. Elle l'attira vers elle.

- Voilà, mon petit. Tu pourras raconter à tes copains que non seulement tu as couché avec moi, mais qu'en plus tu as obtenu de moi des confidences que je n'avais jamais faites à personne.

Il lui caressa les cheveux et répondit d'une voix sérieuse.

- Cécile, je ne vais rien raconter à personne. Ni ce que nous faisons, ni ce que nous disons. Jamais. Je ne ferais rien qui puisse te rendre malheureuse.

Il pencha la tête et l'embrassa. Elle baignait dans une douce quiétude. Tien mit la main entre les deux corps et commença à faire glisser la fermeture de la combinaison jaune.

- Que fais-tu ?

- Je te déshabille, répondit-il tout simplement. Tu ne vas pas prendre une douche avec tes vêtements.

- Une douche ? Mais je n'ai aucune envie de prendre une douche en ce moment !

- Je ne t'ai pas demandé si tu en avais envie. Elle est toute chaude et elle t'attend.

En deux mouvements, il la débarrassa de sa combinaison. Ensuite, il se mit à genoux sur le lit pour l'admirer.

- Ma petite psychologue, tu es vraiment une femme...

Il fit sauter les bretelles du soutien-gorge. Après avoir ôté celui-ci, il le colla contre son visa-

ge pour respirer l'odeur du tissu.

- Mmm, le plus enivrant des parfums...

Il se pencha à nouveau pour tirer sur le slip. Il fit glisser le petit morceau d'étoffe sur les cuisses, sur les jambes, avant de le faire tourner joyeusement dans sa main. Puis il le propulsa à l'autre bout de la pièce.

Après tout cela, il se déshabilla lui-même. Elle le regarda faire en souriant. Quand il eut terminé, ils sortirent du lit.

Elle glissa la main autour de la taille du garçon. Il la prit par les épaules. Tout nus, et enlacés, ils marchèrent jusqu'à la salle de bains. Sous les rayons nettoyeurs, ils se frottèrent mutuellement, collèrent leurs corps à les écraser, s'embrassèrent à n'en plus pouvoir.

Cette petite récréation « aquatique » menée à son terme, ils revinrent dans la chambre. Ils étaient nus, propres, revigorés, heureux comme des enfants.

Devant le lit, ils unirent encore leurs bouches dans un long baiser. Cécile retira son visage pour le regarder. Ce gamin aurait pu être son fils. Elle le désira encore plus à cette pensée.

Ils remontèrent sur le lit. Cécile tendit le bras pour éteindre la lumière. Dans l'obscurité, elle monta sur Tien en l'embrassant de toutes ses forces.

Rinn... Rinn... Rinn...

La petite sonnerie de l'interphone prenait une résonnance presque ironique en les interrompant.

- Quel imbécile peut-il t'appeler en un moment pareil ? maugréa Tien.

- Laisse-moi répondre et tu le sauras.

Elle se laissa rouler sur le dos en s'emparant de l'interphone. Dans l'obscurité, la voix qui lui pénétrait les oreilles se faisait un peu bizarre. Mais elle la reconnut sans peine. C'était celle du général Sherementiekov.

- Madame Montigny ?

- C'est bien moi.

- Je me permets de vous appeler car j'ai tenu à ce que vous soyez la première informée.

- Première informée de quoi ? demanda-t-elle.

- La Commission vient de prendre sa décision : nous allons entrer dans le Trou Bleu.

VIII

La flamme dans la nuit. Qui grandissait, enflait, dévorait toute l'obscurité. Le feu qui enveloppait Cécile. Puis la flamme qui diminuait d'intensité, qui s'étouffait d'elle-même. Et à nouveau, l'obscurité totale...

* *
*

Cécile ouvrit les yeux, recroquevillée dans la position du fœtus, et encore fatiguée. Elle ne prit pas la peine de s'étirer et s'assit sur le bord de la couche.

Le rêve, une fois de plus. Toujours le même. Ce curieux songe la poursuivait, revenait régulièrement dans ses nuits. Il ne ressemblait pourtant en rien à un cauchemar, n'évoquait aucune frustration refoulée. Mais elle rêvait cela, encore et encore. Et à chaque fois, elle se réveillait, fatiguée et de mauvaise humeur.

Elle se frotta le visage et regarda autour d'elle. Elle était seule. Deux nuits de suite qu'elle dormait seule. Tien, très occupé, ne pouvait venir la voir. Ce qui l'arrangeait en fait, car elle était très occupée aussi.

Elle frémit de bonheur en pensant à la seule nuit qu'ils avaient passée ensemble.

Elle se leva et marcha d'un pas lourd jusqu'à la salle de bains. Les rayons nettoyeurs de la douche la réveillèrent. Elle revint et s'habilla rapidement. Un bref regard sur les photos des deux petites filles, et sur l'écran, et elle put sortir pour entamer sa journée.

Elle marcha dans le couloir, en croisant les enfants qui se rendaient à l'école. Ses pas l'amènèrent jusqu'à la cafétéria. Elle s'arrêta à l'entrée. Sur la porte, une affiche mal épinglée annonçait :

« MENU DU JOUR : Rosbeef-Pommes de terre de la galaxie M86 ; gigot-flageolets de la constellation du Centaure ; fromage de la constellation d'Orion ; vin rouge de la galaxie d'Andromède en promotion... »

Un pâle sourire lui échappa. Bien sûr, les réserves de vin du Shaoyang-XV commençaient à s'épuiser, mais un officier supérieur s'était mis en tête d'installer des serres à bord, et d'y faire pousser des vignes. Il affirmait sans rire que le vin ainsi tiré serait aussi bon que sur la Terre !

Elle entra dans la cafétéria. Bien entendu, Decock était au bar pour l'accueillir.

- Salut, docteur ! On se réveille ou on va se coucher ?

- On se réveille, hélas, répondit-elle.

- Ah, ah, vous n'avez pas l'air très en forme. Tenez, prenez-en un petit pour démarrer la journée.

- Je vous remercie, mais pour le réveil, un café et un croissant bien chaud suffiront.

Elle se fit servir et trempa ses lèvres dans la tasse.

- Vous êtes tourmentée par les préparatifs ? demanda Decock, qui connaissait déjà la réponse.

- Evidemment. Ecoutez, je vous explique : d'abord, la Commission prend la décision géniale d'aller explorer le Trou Bleu. Seulement, pour cela, il faut préparer un appareil. Mais dans l'appareil, il doit y avoir des personnes. Mais ces personnes, il faut les trouver. Alors, on fait appel à des volontaires. Seulement, les volontaires affluent. Alors ? Alors, il faut faire un choix. Les volontaires doivent subir tout un tas d'épreuves. Et parmi celles-ci, naturellement, un examen psychologique.

« En conséquence de quoi, on nous les envoie. Donc, nous devons réserver des locaux pour les tests et entretiens auxquels nous les soumettons, et que nous devons ensuite étudier, avant de renvoyer nos dossiers.

- Cela vous fait de l'occupation, non ?

- Oui, sauf que de l'occupation, nous n'en avons pas besoin. Parce que nos clients, les habitués, ceux qui venaient déjà avant, n'ont pas disparu ! Ils viennent toujours, et ils ont bien le droit d'être reçus et soignés. Tenez, hier, j'ai fait 15 heures consécutives, avec un petit intermède pour manger.

- Et vous vous plaignez ? ironisa Decock. Nous, à la sécurité, nous n'avons rien à faire. Depuis que ce truc tourne sur orbite, il n'y a plus rien à surveiller.

Cécile finit sa tasse de café d'une dernière gorgée.

- Excusez-moi, ma collègue arrive, dit-elle.

En effet, Alessandra entra dans la cafétéria. Elle sourit à Cécile qui venait à sa rencontre. Les deux femmes s'embrassèrent, puis allèrent prendre leurs plateaux. Elles s'installèrent parmi les cliquetis des couverts et les éclats des conversations.

- Alors, Directrice, demanda Alessandra, comment cela se présente-t-il ?

- Comme pour hier, et probablement pour demain. Toi, tu t'occupes des clients habitués. Essaie de leur faire comprendre que, dans les circonstances actuelles, il nous est impossible de leur offrir le service normal. Kovacs et moi recevrons les volontaires.

Soudain, sa colère trop longtemps retenue éclata.

- Enfin, quelle bande d'abrutis ! Quelle idée d'aller plonger dans ce maudit trou !

Alessandra en resta la fourchette en l'air.

- Comment ? Mais la Commission a décidé qu'il fallait explorer le Trou Bleu : il faut bien le faire.

- C'est cela. Et sept pauvres types vont risquer leur vie pour faire progresser la science !

- Risquer leur vie ? s'étonna Alessandra. Mais il n'y a aucun danger : c'est le professeur Rotariu qui l'a dit.

- Et tu le crois ? grinça Cécile.

- Voyons, il est astrophysicien. Il sait de quoi il parle : c'est son métier.

Cécile faillit sourire devant tant de naïveté : s'il fallait compter toutes les personnes qui font un métier auquel elles ne comprennent rien ! Tous les fonctionnaires appliquant des règlements qu'ils n'ont jamais lus, tous les pharmaciens vendant des médicaments dont ils ignorent l'usage exact, tous les écrivains fâchés avec la grammaire, tous les vendeurs de livres n'ayant jamais lu les Fables de La Fontaine...

Bref, la psychologie avait beau déconseiller le refoulement, Cécile refoula néanmoins ses inquiétudes.

Les deux femmes déposèrent leurs plateaux et s'en allèrent. En arrivant au service, elles trouvèrent le décor devenu quotidien : la salle d'attente pleine à craquer, et les psychologues qui les avaient précédées à bout de nerfs.

Cécile passa par son bureau pour y prendre les messages. Puis elle entra dans une des pièces prévues pour recevoir les volontaires. Kovacs la rejoignit.

- Combien sont-ils aujourd'hui ? demanda-t-elle.

- Quatre. Deux hommes et deux femmes.

- Alors, prends les deux hommes, et je m'occuperai des deux femmes. Essayons de faire vite.

Kovacs disparut. Cécile se cala derrière le bureau, en respirant très fort pour se calmer. La séance qui allait suivre l'ennuyait déjà.

Mais quand la porte s'ouvrit et laissa passer une silhouette hésitante, elle se liquéfia presque sur place.

- Hua Yin, murmura-t-elle.

C'était en effet la jeune fille, celle qui souffrait de dépression.

- Bonjour, madame, dit-elle en entrant.

Elle ferma la porte et vint s'asseoir devant le bureau. Cécile, absolument abasourdie, mit un long moment à réagir. Elle se leva sans s'en apercevoir vraiment.

- Enfin, Hua Yin, vous n'allez pas me dire que vous voulez participer à cette folie ?

La malheureuse ne s'attendait certainement pas à un tel accueil ! Un air affolé recouvrit son visage.

- Comment, madame, vous me refusez ? Sans m'avoir examinée ? Je suis candidate, comme les autres.

- Candidate ? s'étrangla Cécile. Mais seriez-vous devenue folle, mademoiselle ?

- Mais non. C'est une mission importante, et je veux y participer.

La psychologue ne savait plus quoi dire. Elle approcha une chaise de Hua Yin et s'assit dessus.

- Voyons, mademoiselle, je vous connais très bien : je vous ai traitée, au début de votre cure, et j'ai votre dossier en tête. Vous souffrez de dépression chronique.

- Mais je vais déjà beaucoup mieux, protesta la jeune fille.

- Aller mieux ne signifie pas être guérie. Expliquez-moi pourquoi vous avez envie de plonger dans ce trou. En ce qui me concerne, même si on me donnait tout l'or du monde, je m'y refuserais !

Hua Yin hésita un instant, puis se lança.

- Madame, vous venez de le dire : j'ai souffert de dépression chronique. Je vais mieux, c'est vrai, mais j'en garde le souvenir. J'ai réfléchi, et j'en suis arrivée à une conclusion : je dois réussir quelque chose. N'importe quoi, mais quelque chose pour me prouver à moi-même que je peux vivre. Vous le savez : je suis une fille très timide. J'ai peu d'amis, et aucun fiancé. Si je continue à tourner en rond, je vais finir par refaire de la dépression, en plus grave peut-être. Madame, je veux faire quelque chose que je pourrais ressentir comme une réussite.

Cécile n'avait pu s'empêcher de frissonner devant la conviction de la fille. Mais elle ne pouvait se faire à l'idée de la lâcher dans un appareil en plein espace.

- Hua Yin, il est inutile de risquer votre vie pour sortir de votre timidité.

- Si je ne suis pas sélectionnée, je prendrai cela comme un échec, et ce sera terrible pour moi. Aidez-moi, madame.

- Mais ce n'est pas moi qui décide, se défendit Cécile. C'est la Commission. Moi, j'envoie simplement un rapport.

- Vous donnez votre accord, et la Commission en tiendra compte. C'est en tout cas ce que disent tous les volontaires.

- Si vous croyez que la Commission tient compte de mes suggestions...

Elle se leva en soupirant.

- Enfin, c'est votre vie, et vous en faites ce que vous voulez.

A contrecœur, elle retourna derrière le bureau, ouvrit le dossier et commença son travail.

Elle soumit Hua Yin à un test de vitesse de réaction. La jeune fille, sur un écran, voyait défiler différentes formes, et devait appuyer sur un bouton dès qu'elle apercevait un cercle blanc et plein.

Elle la soumit ensuite au « test de Rorschach ». Il s'agissait simplement de présenter à la patiente des taches d'encre sur de grandes plaques, et de lui demander ce qu'elles évoquaient pour elle. La psychologue notait les réponses au fur et à mesure.

Vinrent ensuite des tests d'attention et de mémoire. Tout cela enregistré sur le dossier, Cécile regarda la candidate.

- Voilà, mademoiselle, vous pouvez vous en aller.

Hua Yin semblait très inquiète.

- Madame, allez-vous m'appuyer ?

- Je vais envoyer les résultats de vos tests. Le reste ne dépend plus de moi.

Hua Yin se leva et sortit de la pièce. Cécile se passa nerveusement la main sur le visage. Qu'allait-elle faire ? Psychologie, psychologie... Y aura-t-il un jour une psychologie, ou une morale, capable de vous dire à coup sûr l'attitude à adopter dans tel ou tel cas ?

Elle s'efforça de se calmer et de se concentrer sur le dossier. Ses yeux parcoururent longuement les résultats des tests. Son esprit les compara aux autres. Ils étaient aussi bons. Mais... Mais il s'agissait de Hua Yin.

Enfin, tout-à-fait à contrecœur, elle écrivit au bas de la page : « Avis favorable. »

Son front se ridait tandis qu'elle refermait le dossier.

« S'il arrive quelque chose à cette fille, je ne me le pardonnerai jamais ... »

Elle soupira et reprit son travail. La deuxième candidate passa dans son bureau et repartit. Cécile étudiait les résultats des tests, quand on frappa à la porte. Elle s'imagina que c'était Kovacs. Mais Tien apparut sur le seuil, avec un large sourire.

- Bonjour, psychologue, dit-il en refermant la porte.

Elle se leva pour l'accueillir.

- Que viens-tu faire ici ?

- Eh bien, je suis volontaire, moi aussi. Ton collègue vient de me poser tout un tas de questions bizarres. J'espère avoir bien répondu.

Elle se sentit très gênée de ce qu'elle devait lui dire.

- Tien, pardonne-moi, mais je dois te parler franchement : je ne crois pas que tu sois sélectionné.

- Pourquoi ? Je suis un des meilleurs pilotes de ce vaisseau, sinon le meilleur.

- Tu sais très bien pourquoi : tes frasques ne sont pas passées inaperçues.

Le sourire s'évanouit sur le visage de Tien. Il se raidit.

- Mais il n'y a jamais eu de preuves contre moi, ni contre les autres !

- Il y a eu des rumeurs, et c'est pire.

- Enfin, protesta-t-il, c'était un petit jeu, pour s'amuser. Nous n'avons fait de mal à personne.

- C'était un petit jeu dangereux et contraire au règlement.

La déception de Tien faisait peine à voir. Cécile regarda furtivement la porte, pour s'assurer que personne n'entrait. Puis elle prit le visage du garçon entre ses mains et pencha la tête pour l'embrasser. Tien lui enserra la taille avec le bras et lui caressa le dos pendant le baiser.

Elle retira son visage avec un petit sourire satisfait.

- Alors, dit-elle, tu ne trouves pas que c'est mieux que d'aller risquer ta vie dans l'espace ?

Tien semblait avoir digéré sa déception.

- A quelle heure finis-tu ton service ? demanda-t-il.

- Si je le savais...

- Quand tu seras rentrée dans ta cabine, suggéra-t-il, tu n'auras qu'à m'appeler au poste des pilotes et je te rejoindrai.

- Bien entendu. Pour que tout le monde sache que nous couchons ensemble !

- Pourquoi ? Tu as des complexes ?

- Oui ! Je ferai avec toi tout ce que tu voudras, mais dans la discrétion. Maintenant, tu vas me laisser travailler. Car les psychologues travaillent quelquefois.

Gentiment, mais fermement, elle le fit sortir. Elle constata cependant, en retournant derrière son bureau, que sa mauvaise humeur s'était évaporée.

* *
*

Les heures de travail l'emportèrent dans leur tourbillon. Quand un message s'inscrivit sur son écran, elle tarda à le regarder, pensant logiquement qu'il s'agissait encore et toujours de données sur ses patients.

Mais elle tourna enfin la tête, et s'immobilisa de surprise. Le message était pour le moins inattendu.

« Monsieur John Mapeza, Président de la Commission de Direction, serait heureux de vous recevoir dans sa cabine après votre service pour vous offrir une petite collation. »

C'était bien la première fois qu'elle avait droit à un tel honneur ! Invitée par le plus important personnage du vaisseau !

Cela la déconcentra tellement qu'elle referma ses dossiers bien avant l'heure prévue. Elle

ouvrit la porte et tomba sur ses collègues, occupés à discuter.

- Kovacs, prenez ma place, dit-elle. Je suis convoquée chez le Président.

La surprise qui se peignit sur leurs visages n'avait d'égale que la sienne. Elle quitta le service, et s'arrêta dans une cafétéria pour reprendre ses esprits.

Comme elle portait son interphone à la ceinture, la tentation lui vint d'appeler Tien. Mais elle haussa les épaules et monta dans un aérotram. Celui-ci la ramena vers la partie supérieure du Shaoyang-XV.

La cabine du Président se trouvait à l'opposé de celle du commandant. Les gardes lui demandèrent son identité et elle se présenta. Ils lui ouvrirent la porte.

L'appartement affichait à peu près les mêmes dimensions que celles de la cabine de Sherementiekov. Mais la ressemblance s'arrêtait là. La décoration, l'ameublement, l'ambiance générale, étaient si différents qu'ils criaient presque la distance entre Mapeza et le commandant.

Le Président, justement, l'accueillait avec un sourire jovial.

- Bonjour, madame Montigny. Je vous remercie d'avoir accepté mon invitation.

- C'est un honneur pour moi d'être reçue chez vous.

Elle était consciente, bien sûr, de la platitude qui venait de lui échapper, mais elle n'avait rien trouvé de mieux.

- Asseyez-vous, je vous en prie, lui indiqua Mapeza.

Elle se laissa tomber dans un profond fauteuil. Une douce musique flottait entre les murs, ne gênant en rien la conversation.

- Prendrez-vous quelque chose ? proposa le Président.

- Ce que vous voudrez, mais sans alcool.

Il lui tendit un verre, et s'affala en face d'elle. Quelques banalités pour ouvrir la discussion, et il entra très vite dans le vif du sujet.

- Madame Montigny, je vous ai invitée pour vous poser quelques questions.

- Sur mon service ? Mais j'ai déjà déposé un rapport...

- Non, non ? Il ne s'agit pas de cela. Je voulais vous interroger au sujet du général Sherementiekov.

L'étonnement fit presque sursauter Cécile.

- Le commandant ?

- Oui. Je me suis laissé dire que vous vous entendiez très bien avec lui : on vous voit souvent en train de discuter. Il paraît même qu'il vous a invitée dans sa cabine.

Tout cela n'était rien d'autre que des interrogations déguisées. Cécile se dit qu'après tout, elle n'avait rien à cacher.

- C'est exact. Le commandant et moi avons noué une certaine... Non pas amitié, mais estime. Nous avons des points communs. Un, en tout cas : nous aimons les livres.

- Ah, sourit Mapeza, il est vrai que cela est une passion chez vous. Vous êtes, m'a-t-on dit, la plus grande consommatrice de la bibliothèque. Le commandant, je l'ignorais. Mais, puisque vous le connaissez bien, vous pourrez peut-être me dire ce qui lui est arrivé.

- Arrivé ? Serait-il tombé malade ?

- Oh non, rassurez-vous. A vrai dire, je voulais parler de son comportement. Vous savez que Sherementiekov avait une réputation un peu... rigide.

- Non, je n'en sais rien, répondit fermement Cécile. Quand il a été promu au poste de commandant, je me trouvais en état d'hibernation.

- C'est vrai, se souvint Mapeza. Disons qu'il semblait avoir une personnalité très précise : la discipline, l'ordre, le règlement... En fait, la plupart de ses subordonnés affirment ne l'avoir jamais vu sourire !

Ce qui était, en gros, l'image que Cécile avait elle-même du commandant avant d'être invitée dans sa cabine.

- Et puis, poursuivit Mapeza, voici qu'il s'est soudain transformé. Nous, membres de la Commission de Direction, ne le reconnaissons plus. En fait, sa transformation date de l'apparition du Trou Bleu. C'est celui-ci qui l'a... métamorphosé.

Il se tut, et Cécile sentit son interrogation muette. Mais elle resta de glace.

- Et en quoi consiste cette métamorphose ? fit-elle semblant de demander.

- Eh bien, il est devenu... mystique. Oui, je crois que c'est bien le mot qui convient. Il est persuadé que le Trou Bleu est la plus importante découverte de l'Histoire. Franchement, avouez que, pour nous qui l'avons connu avant, il y a de quoi être surpris !

A présent, Cécile se sentait horriblement gênée. Rapporter les conversations qu'elle avait eues avec Sherementiev lui semblait une forme de trahison. Les confidences du commandant étaient des confidences et devaient le rester.

- Monsieur le Président, dit-elle doucement, les discussions que j'ai eues avec lui étaient strictement privées, et je n'ai pas le droit d'en révéler la teneur. Sachez simplement que le général Sherementiev se trouve en parfaite santé physique.

- Je n'en doutais pas un instant, s'empressa de préciser Mapeza. Mais il nous a surpris par la passion avec laquelle il a défendu son point de vue. Au fait, puisque vous êtes devant moi, que pensez-vous de cette expédition préconisée par le commandant ?

Cécile, là aussi, préféra dire la vérité.

- Monsieur le Président, pardonnez ma franchise, mais cette mission me semble pour le moins incompréhensible. Le Trou Bleu est un passage dans l'espace, comme les scientifiques en ont découvert des centaines. Peut-être s'avèrera-t-il un peu différent des autres par la forme. Et après ? Je ne vois rien là qui justifie qu'on risque la vie de sept membres de l'équipage.

- Mais, madame Montigny, nous devons étudier tous les phénomènes que nous rencontrons, au nom de l'Humanité.

- Je croyais que l'Humanité nous avait chargés de faire le tour de l'Univers avant tout.

Mapeza se caressa longuement le menton. Il cherchait visiblement quelque chose à dire. Soudain, il se leva.

- Voulez-vous venir avec moi, madame ?

Cécile se leva aussi et le suivit. De l'autre côté de la pièce, sur une table basse, se trouvait une curieuse plante qu'elle n'avait pas remarquée en entrant.

Une fois tout près, elle s'aperçut qu'il s'agissait en fait d'un véritable arbre en miniature, planté dans un peu de terre. Les racines affleuraient, le tronc s'élevait puissamment, les branches se répandaient dans tous les sens. L'arbre était parfaitement proportionné, le feuillage d'une merveilleuse verdure. La terre autour du tronc, plantée de quelques petites touffes d'herbe, parachevait l'impression de complète authenticité.

Le cœur de Cécile s'était serré à cette vision. Un arbre. La Terre. Sa jeunesse. Sa vie. C'était si loin...

La voix de Mapeza la ramena à bord du Shaoyang-XV.

- Vous qui êtes originaire de la Terre, je suppose que vous savez de quoi il s'agit. On appelle cela un bonsaï.

- Oui, je sais, confirma-t-elle. J'en avais un moi-même, et je l'aimais beaucoup. Je l'ai légué à une de mes filles.

- Vous avez prononcé le mot, madame : aimer. Un bonsaï ne doit pas seulement être arrosé, taillé, soigné. Il doit aussi et surtout être aimé. Je crois que ce petit arbre ressent des impressions, comme vous et moi. Si on lui verse de l'eau comme on accomplirait une corvée, il le sent. Si on oublie de s'occuper de lui, il dépérit. Il a vraiment besoin d'amour. Alors, il faut lui en donner. Et puis, à tout instant, il faut bien réfléchir à ce qu'on peut faire et à ce qu'on ne peut pas faire...

A ce moment, Cécile sursauta brusquement. Elle venait de comprendre. Le Président se lançait tout simplement dans une tentative de justification.

- Quelquefois, poursuivait-il, j'ai envie de donner de l'eau à mon bonsaï. Vraiment envie. Mais je sais que je lui ferais du mal. Alors, je dois la lui refuser. Il en souffre, et moi aussi. Mais c'est dans son intérêt.

Malgré elle, Cécile se sentit horriblement gênée. La justification de Mapeza devenait une pathétique tentative d'auto-justification. Il lui parlait à elle, mais se parlait en réalité à lui-même. Pour s'auto-convaincre du bien-fondé de son attitude.

A la vérité, tout l'équipage (et Cécile avec) connaissait les limites de Mapeza. Certes, tout le monde appréciait son honnêteté et ses bonnes intentions. Mais aussi son manque d'autorité.

Cet homme aurait été parfaitement à sa place dans le bureau de l'adjoint de Cécile, pour exécuter ses ordres. Seulement, dans le fauteuil du Président de la Commission, il faisait pitié.

Cécile se demanda comment ce brave monsieur avait précisément pu accéder à ce poste. Les mystères de la démocratie...

D'ailleurs, il poursuivait.

- Tenez, madame, c'est exactement comme diriger ce vaisseau spatial. J'admets avec vous que la mission que nous allons confier à ces volontaires est excessivement dangereuse. Ils vont risquer leur vie en entrant dans le Trou Bleu. Mais je suis certain que vous comprendrez : il fallait prendre une décision.

Cécile dut serrer les poings de toutes ses forces. Elle fut à deux doigts de crier à Mapeza la vérité. « Sa » vérité.

« Décision ? Mais vous n'avez jamais pris aucune décision ! Vous avez sorti Rotariu d'hibernation justement pour éviter d'en prendre une ! Vous vous êtes déchargé sur lui de toutes vos responsabilités. Si les choses se passent mal, vous pourrez dire ensuite que c'était sa faute, et non pas la vôtre. »

Mais elle se tut.

C'est avec soulagement qu'elle vit arriver la fin de cet entretien. Mapeza lui donna congé sur le seuil de sa cabine.

- Madame Montigny, je vous remercie pour vos précieuses indications. Je suis conscient du travail difficile que vous accomplissez aux Services Psychologiques.

Elle s'en alla par le couloir. Sa tête bourdonnait. Ses pensées s'entrechoquaient. Ce qu'elle venait d'entendre l'avait sidérée et révoltée.

Elle s'arrêta, en prenant conscience de son attitude. Enfin, de quel droit se permettait-elle de juger Mapeza ? Avait-elle jamais été Présidente de la Commission ?

Mapeza était timide et indécis ? Et elle donc ! Quand avait-elle pris une décision ? Evidemment, il est toujours facile de condamner depuis la distance. Mais à chaque fois qu'on s'approche un peu, les choses prennent un aspect bien différent.

Elle rejeta ses cheveux noirs en arrière, et reprit sa marche. D'autres pensées défilaient en elle à présent. Une curieuse galerie de personnages.

Sherementiekov, le commandant inflexible cachant une âme philosophique. Alessandra, Kovacs, Hua Yin et sa dépression. Le Lieutenant Tien Monser et ses coups de folie. Mapeza, avec ses hésitations et son bonsaï.

Et elle. Cécile Montigny. Qui ne faisait rien, qui regardait s'écouler les jours sans but précis, et participait pourtant à une mission dont elle se moquait royalement.

« Mais comment ce vaisseau spatial peut-il fonctionner avec des gens pareils à bord ? » se demanda-t-elle.

Question sans réponse. Ce qui l'entourait était simplement la comédie humaine, qui durait depuis toujours et se prolongerait pour toujours.

Elle dîna seule dans une cafétéria, et ce fut un repas aussi maussade que son humeur. Puis elle reprit l'aérotram et retourna dans sa cabine.

Une fois rentrée, elle se laissa choir sur son lit, comme si elle pesait une tonne. Mais elle eut beau fermer les yeux, le sommeil ne vint pas. Alors, elle croisa les bras sur sa poitrine et regarda le plafond.

Ferait-elle encore ce curieux rêve qui la poursuivait ? Cette flamme dans la nuit qui se transformait en lumière aveuglante.

Elle n'eut pas le temps d'y réfléchir davantage. Un message s'inscrivait sur son écran personnel. Elle sauta du lit et se précipita dessus.

Oui, c'était bien ce qu'elle pensait. La liste des volontaires choisis pour la mission.

Sept noms alignés. Celui de Sherementiekov en tête. Mais Cécile ne vit que le dernier. Hua Yin.

Elle éteignit l'écran et retourna lentement sur le lit. Elle ne dort pas de la nuit. Une seule question la hantait, comme le reste de l'équipage.

« Que va-t-il leur arriver ? »

IX

Le grand jour était arrivé. Les conversations des uns et des autres ne traitaient que de ce qui se préparait.

Mais à bord d'un vaisseau spatial toujours en mouvement, la vie ne s'arrêtait jamais. Elle continuait donc. La plus grande partie de l'équipage poursuivait ses occupations habituelles.

Au Service Psychologique, par exemple, les hommes et femmes en combinaison jaune étaient bien à leur place, et les patients assis dans la salle d'attente. Seule petite entorse à la routine : tous les écrans, individuels ou collectifs, étaient branchés sur les caméras extérieures, reflétant les images de l'espace, où allait se dérouler bientôt l'évènement.

Celui-ci se préparait au bas du vaisseau spatial, dans la Grande Cale. Des dizaines d'appareils de vol y étaient alignés. Mais ce jour-là, on les avait rangés sur les côtés, les uns contre les autres. Tout le centre de l'immense pièce était réservé à un seul engin spatial. Celui qu'on appelait Explorador.

Il brillait de tous ses chromes sous les grands néons. Son museau de métal se tendait presque de fierté. Celle de se savoir la cible de tous les regards.

L'Explorador se présentait comme un fuselage d'une vingtaine de mètres, auquel on avait simplement rajouté deux courtes ailes contenant l'équipement post-électronique, qui lui permettrait de fendre l'espace de toute sa puissance. Ainsi à l'arrêt, il apparaissait comme un chat assoupi. Mais tous savaient les vitesses prodigieuses qu'il pouvait atteindre une fois lâché en liberté.

Sur le sol de la Grande Cale n'apparaissait personne. Mais sur les hauts murs, postés dans différents escaliers, les agents de sécurité veillaient. Tout, apparemment, était prêt.

Dans une pièce adjacente, cependant, la tension montait. Il y avait là les membres de la Commission de Direction entourés d'une dizaine de personnes. On discutait à voix basse, on faisait les cent pas. Bref, on attendait.

Dans une autre pièce, sept hommes et femmes venaient de revêtir un scaphandre blanc. Sherementiekov, qui en faisait partie, s'empara de son casque qu'il prit sous le bras. Il regarda ses compagnons.

- Etes-vous prêts ? demanda-t-il.

Sans un mot, les autres prirent aussi leur casque, signifiant qu'ils étaient prêts. Au bout de la file, Hua Yin, la plus petite, ne semblait pas trembler.

- Alors, allons-y.

La porte s'ouvrit et ils passèrent dans la pièce voisine. Les personnes attablées les accueillirent en silence. John Mapeza s'approcha de Sherementiekov.

- Commandant, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance. Vous savez que vous avez droit à toute notre confiance.

- Les volontaires et moi accompliront la mission, répondit Sherementiekov.

Les deux hommes se serrèrent la main, et les sous-entendus contenus dans ce geste n'échappèrent à personne.

Les volontaires sortirent de la pièce et débouchèrent sur un escalier dominant la Grande Cale. Un par un, ils posaient le regard sur l'Explorador en l'apercevant. Ils descendirent l'escalier. Mapeza et les autres restèrent au sommet.

Une fois en bas, les volontaires formèrent une file derrière Sherementiekov, et traversèrent l'immense pièce à pas lents. Sept silhouettes blanches portant un casque sous le bras.

Les agents de sécurité, de leurs postes, les virent approcher de l'appareil. Parvenus devant la portière d'embarquement, ils s'arrêtèrent. Sherementiekov tourna la tête.

- Casques, ordonna-t-il.

Il coiffa aussitôt le sien, et fit claquer le mécanisme de la fermeture. Comme par mimétisme, les autres l'imitèrent. A présent, leurs yeux n'apparaissaient plus qu'à travers les visières.

Sherementiekov se glissa par la portière et se hissa à bord. Un par un, ses compagnons

entrèrent derrière lui. Quand le dernier fut monté, la portière se referma hermétiquement et en silence.

Au sommet de l'escalier, les membres de la Commission de Direction ne pouvaient s'empêcher de se frotter les mains. Anxieusement.

* *
*

Les deux pilotes s'installèrent à leur poste. Les cinq passagers, dont Sherementiekov, s'assirent derrière, en bouclant deux ceintures de sécurité, une sur le torse et une autre sur les cuisses. Le pilote appuya sur un bouton et les cadrans s'illuminèrent. Il mit en marche l'équipement de propulsion sans le lancer.

- Nous sommes prêts, dit-il dans son micro.

- Nous allons vous ouvrir, répondit une voix dans ses écouteurs.

Quelques secondes s'écoulèrent. Ensuite, les occupants de l'Explorador le sentirent bouger.

Un grand morceau du sol de la Grande Cale venait de se détacher et descendait. Une grande trappe qui tombait. Ils virent ainsi la pièce qui disparaissait vers le haut, puis le rebord de l'ouverture.

Ensuite, à travers la vitre, ils aperçurent le vide de l'espace. Ils étaient à présent sous le ventre du Shaoyang-XV. La grande trappe s'immobilisa.

La voix, dans le casque du pilote, l'interpella.

- Ouverture terminée. A vous.

- Tout est normal, répondit le pilote. Nous allons décoller.

Il fit un signe rapide au co-pilote. Dix secondes plus tard, l'Explorador se mettait en mouvement. Il s'élevait d'un mètre et se détachait de son support. Tout-de-suite après, il se retrouva en liberté sous le ventre du Shaoyang-XV. La grande trappe remontait déjà.

L'Explorador évoquait une mouche voletant autour d'un éléphant. Il longea tout le ventre du vaisseau spatial et, l'ayant dépassé, s'éleva juste devant le nez du grand fuselage. Puis il décrivit une large courbe et repartit en sens inverse.

Les passagers ne purent s'empêcher de regarder sur le côté. Ils voyaient le Shaoyang-XV comme un grand immeuble avec quelques hublots illuminés. Mais l'appareil prenait de la vitesse, et la mission qu'ils devaient accomplir reprenait possession de leurs esprits.

- Nous nous dirigeons vers l'objectif, dit sobrement le pilote dans son micro.

L'Explorador prenait en effet la direction de la lueur, déjà visible devant lui. Assis sur son siège, Sherementiekov avait du mal à contenir son émotion. Ses mains gantées de blanc se serraient sur les accoudoirs. Derrière la visière de son casque, ses yeux s'arrondissaient. Enfin. Enfin il allait vivre ce moment tant attendu.

Derrière lui, Hua Yin s'accrochait aussi à son siège, mais ses pensées étaient bien différentes. Elle se demandait si elle allait craquer. Allait-elle à nouveau succomber à l'assaut de ses nerfs ? Elle serra les dents. En se promettant que non.

A travers la vitre, la lueur s'élargissait, reprenait sa couleur bleue et caractéristique. Le pilote fut une fois de plus impressionné. Il avait beau savoir que cette couleur n'était due qu'aux reflets de étoiles, le tableau n'en était pas moins superbe.

L'Explorador effectua le trajet en un peu plus d'un quart d'heure.

- Nous allons nous stabiliser sur orbite, annonça le pilote.

En effet, l'appareil se plaçait à la distance voulue et commençait sa révolution autour du Trou Bleu. Les chiffres couraient sur les cadrans, calculant toutes les trajectoires possibles. Celles-ci avaient été répertoriées avant le départ et quatre s'étaient vues sélectionnées. Le pilote devrait choisir la meilleure au dernier moment.

L'orbite dura presque deux heures, pendant lesquelles les occupants de l'appareil tentèrent

de se détendre. Aucun d'eux ne savait s'il reverrait le Shaoyang-XV et les amis laissés à bord. Ils allaient plonger dans le trou et ensuite se retrouver... Nul ne savait où.

Revenu devant l'objectif, l'Explorador s'immobilisa. Quelques chiffres se figèrent sur deux cadrans.

- Celle-ci, dit le pilote en tendant le doigt.

La trajectoire choisie s'enfonçait légèrement en biais dans l'objectif. Le pilote ne se retourna pas. Il parla à Sherementiekov à travers le micro.

- Commandant, la trajectoire est déterminée. L'appareil est fixé dessus. J'attends votre ordre.

Sherementiekov se sentit heureux comme jamais auparavant.

- Allez-y, dit-il d'une voix sourde.

L'instant d'après, l'Explorador s'élançait sans retenue.

* *
*

La terreur les saisit. Ils voyaient approcher le Trou Bleu. Un gigantesque puits qui allait les avaler, les engloutir...

Il approchait et approchait encore. La vitre de l'appareil se teinta soudain de bleu. Ils entraient.

Soudain, un choc les secoua tous. Sans les ceintures de sécurité, ils auraient été projetés contre les murs. Quand ils reprirent leur souffle, ce fut pour constater un phénomène auquel ils ne crurent pas tout d'abord : l'Explorador était immobile. Il ne bougeait plus, ne progressait plus d'un pouce. La vitre embuée de bleu les empêchait de voir quoi que ce soit.

- Que se passe-t-il ? demanda Sherementiekov.

Le pilote eut du mal à répondre.

- Commandant, je ne comprends pas : nous ne pouvons plus avancer.

- Comment, nous ne pouvons plus avancer ? Mais qu'est-ce qui nous en empêche ?

- Eh bien, je ne sais pas. Devant nous, il n'y a rien. Et pourtant, quelque chose nous empêche d'avancer.

Les cadrans se montraient en effet catégoriques. Devant eux, il n'y avait RIEN. Le vide. Ils auraient donc dû continuer à plonger. Or, ils se retrouvaient immobilisés.

- Mais enfin, c'est ridicule, dit Sherementiekov. Vous n'avez simplement pas mis toute la puissance. Faites-le.

- Oui, commandant.

Le pilote lança toute l'énergie post-électronique. A tel point que les sept occupants se retrouvèrent écrasés sur leurs sièges par l'accélération. Une force colossale qui permettait à l'Explorador de transpercer tous les obstacles.

Mais pas celui-ci. Ils restèrent immobiles.

- Enfin, c'est impossible, s'énerma Sherementiekov. Il doit bien y avoir quelque chose qui obstrue le passage.

Les deux pilotes consultaient désespérément leurs cadrans. Les réponses étaient toujours les mêmes. Devant eux, il n'y avait RIEN. Rien qui pouvait empêcher un appareil de cette puissance d'avancer.

Pourtant, quelque chose, invisible et indéfinissable, l'empêchait d'avancer. Les écouteurs grésillèrent d'une voix provenant du Shaoyang-XV.

- Allô, allô, Explorador... Nous vous repérons sur nos écrans. Vous semblez éprouver des difficultés. Que vous arrive-t-il ?

- Allô, allô, ici Explorador... Nous ne savons pas ce qui nous arrive. Nous ne pouvons pas entrer dans le Trou Bleu.

La voix dans les écouteurs ne fut pas surprise, mais stupéfaite.

- Comment ? Mais qu'est-ce qui vous en empêche ?

- A dire vrai, nous ne le savons pas. Nos instruments ne détectent aucun obstacle, aucun présence. Nous sommes dans le vide. Et pourtant, quelque chose nous empêche d'avancer.

Puis le pilote avoua le fond de sa pensée.

- Je n'y comprends rien...

Les autres non plus.

L'Explorador déchaîna encore toute sa puissance, et l'accélération fit grimacer les occupants. Pour le même résultat. Ils demeurèrent immobiles.

- Nous avons dû commettre une erreur dans notre trajectoire, suggéra le pilote.

Avec l'autorisation du commandant, il fit reculer l'Explorador et s'éloigna.

Revenu à bonne distance, il fit demi-tour. Les cadrans affichèrent à nouveau les calculs. Le pilote choisit une autre trajectoire.

- Celle-ci, dit-il en tendant le doigt.

Il se plaça dessus, lança l'appareil. Celui-ci reprit son approche. Ils virent pour la seconde fois monter vers eux ce gigantesque puits bleu. Encore la vitre qui se teintait de bleu...

Puis le choc les souleva tous et fit sauter leurs coeurs. L'Explorador s'était immobilisé. Au même endroit que la première fois.

Toute la puissance déchaînée n'y changea rien. Ils ne pouvaient plus avancer.

- Mais c'est impossible, voyons, s'écria Sherementiekov. Devant nous, il n'y a RIEN. Nous devons entrer !

Les cadrans, imperturbables, continuaient à afficher le résultat de leurs analyses. Devant eux, et autour d'eux, il n'y avait RIEN. Rien d'autre que le vide.

Et pourtant, ils ne pouvaient pas avancer...

- Allô, allô, lança le pilote dans son micro. Nous nous retrouvons dans la même situation : impossibilité totale d'avancer. Alors que nos cadrans ne repèrent absolument aucun obstacle.

Puis une image lui vint subitement à l'esprit.

- C'est comme un mur. Oui, c'est cela : un mur invisible, qui nous empêche d'entrer.

La réponse grésilla dans les écouteurs.

- Allô, allô, Explorador, éloignez-vous du Trou Bleu et reprenez le chemin du vaisseau.

En entendant cela, Sherementiekov faillit bondir de son siège. Seules les ceintures de sécurité purent le retenir.

- Mais il n'en est pas question ! Nous devons entrer dans le Trou Bleu. Nous DEVONS absolument y entrer !

Le pilote, pour la première fois, tourna la tête.

- Mais commandant, vous voyez bien que c'est impossible. Nous ne pouvons pas y entrer.

- Mais il n'y a rien devant nous ! se désespéra Sherementiekov. Pourquoi ne pouvons-nous pas entrer ?

- Je l'ignore, commandant. Notre équipement de recherche ne repère rien. Pourtant, il y a un mur invisible qui nous barre le passage.

- Tentons une nouvelle trajectoire, proposa Sherementiekov.

- Commandant, on nous ordonne de retourner au vaisseau.

- Mais nous DEVONS entrer dans le Trou Bleu ! gémit-il.

Son désespoir devenait pathétique, et les autres se sentaient un peu gênés.

- Commandant, nous devons d'abord obéir aux ordres.

Sherementiekov retomba sur son siège. Prenant enfin conscience de la réalité.

- Oui, souffla-t-il. Nous devons obéir aux ordres...

Le pilote fit à nouveau reculer l'Explorador, et ils s'éloignèrent du Trou Bleu.

Le retour s'effectua dans un silence total. Ils virent grandir le corps blanc du Shaoyang-XV. Quand ils se glissèrent sous le ventre, la grande trappe était déjà descendue, et ils n'eurent qu'à se poser dessus. Elle remonta lentement.

A travers la vitre, ils virent réapparaître la Grande Cale, ses murs, ses néons. Une fois le contact coupé, ils n'échangèrent pas un mot. Tous étaient encore consternés par ce qu'ils venaient de vivre.

La portière s'ouvrit. Ils descendirent un par un. En traversant la grande pièce, ils enlevaient leurs casques. Ils remontèrent l'escalier. Au sommet, Mapeza, l'air complètement ahuri, regarda s'approcher Sherementiekov.

- Enfin, commandant, pouvez-vous m'expliquer ce qui vous est arrivé ?

Sherementiekov passa devant lui sans lui répondre et sans le regarder. Il disparut dans le vestiaire, en claquant la porte.

X

Le Mur Invisible, C'était ainsi que tout le monde l'appelait désormais. A bord du Shaoyang-XV, on ne parlait que de lui.

Personne n'arrivait à trouver la moindre explication rationnelle. Devant le Trou Bleu, il n'y avait RIEN. D'ailleurs, devant un trou, il n'y a jamais rien. Si quelque chose recouvre ou bouche un trou, ce n'est plus un trou.

Nul besoin d'être diplômé en astrophysique pour comprendre cette démonstration !

Il n'y avait donc RIEN devant le Trou Bleu. Pourtant, l'Explorador s'était heurté à quelque chose, une sorte de mur. Mais les appareils ne détectaient aucun mur, aucun rideau à l'entrée du Trou bleu. Il n'y avait que le vide le plus absolu. N'importe quel objet, même le plus petit stylo, devait donc pouvoir y entrer sans la moindre difficulté.

Or, un Explorador, représentant ce que la race humaine avait produit de plus performant, s'était vu stoppé et personne ne savait par quoi !

Devant la Commission de Direction, Sherementiekov estima qu'on avait eu tort de ne pas préparer le chemin.

- Un mur invisible ? Eh bien, détruisons-le ! Nous avons à bord les moyens de détruire n'importe quoi. Alors, envoyons une décharge de rayons destructeurs. Le mur, ou ce qui ressemble à un mur, sera pulvérisé. Ensuite, nous pourrons entrer.

Il y eut quelques protestations. La mission du Shaoyang-XV était totalement pacifique. L'armement embarqué ne pouvait être employé qu'en toute dernière extrémité. Mais Sherementiekov n'eut aucun mal à faire admettre qu'on se trouvait justement devant la toute dernière extrémité.

Le lendemain, le Shaoyang-XV fit donc demi-tour et alla se poster à deux millions de kilomètres du Trou Bleu, afin d'éviter d'éventuels ricochets. L'armement fut préparé. La charge prévue était terrifiante. De quoi détruire plusieurs planètes de la taille de la Terre.

Certains craignaient d'ailleurs de pulvériser tout le Trou Bleu et de le faire disparaître. Mais la décision fut confirmée. On allait tirer.

On tira donc. Les rayons destructeurs furent lancés et dessinèrent deux filets de lumière à travers l'espace. Ils allèrent directement sur l'objectif.

L'équipage suivait cela en direct. Sur les écrans, ils virent soudain une énorme lueur évoquant une explosion. Beaucoup de coeurs se serrèrent. La décharge avait-elle effectivement détruit le Trou Bleu ?

Le vaisseau spatial s'approcha à nouveau, et on put constater qu'il n'en était rien. Le disque bleuâtre apparut à nouveau sur les écrans. La colossale décharge qu'il venait de recevoir ne semblait pas l'avoir affecté.

Restait à savoir si le Mur Invisible avait disparu. Plus question de risquer des vies pour le savoir. On décida d'envoyer un engin téléguidé.

Celui-ci sortit par le ventre et s'élança. Il était dirigé depuis la Salle des Commandes. Il franchit la distance et se présenta devant le Trou Bleu. Quand il fut bien placé, on le fit foncer à la vitesse maximale. Pour tout le monde, le doute n'était pas permis. Il allait entrer.

Le Mur Invisible avait évidemment disparu : rien ne pouvait résister à la décharge qu'on lui avait tirée.

L'appareil vide plongea donc dans le grand puits bleu. Puis une flamme brilla sur les écrans, avant de s'éteindre. Ensuite, rien.

Les résultats des recherches s'affichèrent sur les cadrans. L'appareil avait explosé. Il s'était éparpillé en mille morceaux après avoir heurté quelque chose...

La stupéfaction suffoqua tout le monde. Le Mur Invisible était toujours là. Il avait résisté à une décharge assez forte pour pulvériser plusieurs planètes !

Par acquit de conscience, on décida de renouveler l'expérience. Le Shaoyang-XV se replia

à nouveau. On tira une nouvelle salve de rayons destructeurs, capable de faire disparaître la moitié d'un système solaire. Puis le vaisseau spatial s'approcha à nouveau. Le Trou Bleu, là non plus, ne gardait aucune trace de l'effroyable impact qu'il venait de subir.

On lança un deuxième appareil. Celui-ci plongea à son tour vers l'ouverture béante. L'explosion apparut bientôt sur les écrans. Le deuxième appareil avait connu le même sort que le premier...

Une certitude s'imposait désormais. Ce mur n'était pas seulement invisible. Il paraissait aussi indestructible.

* *
*

- Messieurs, je crois que nous avons commis une erreur...

La voix du professeur Rotariu, toujours très sûre d'elle, montait doucement dans la salle de réunion. A un coin de la table, Mai Lai Yen se pencha discrètement vers Fernandez.

- Avez-vous remarqué qu'il a dit « nous », et non pas « je » ?

- Je l'avais remarqué, en effet, souffla Fernandez.

- Hum, pensez-vous que nous avons bien fait en sortant ce... personnage d'hibernation ?

De toute évidence, Fernandez en doutait de plus en plus ! Mais Rotariu poursuivait.

- Je vous avais dit, lors de ma présentation, que le Trou Bleu était une ouverture dans le tissu spatio-temporel. Voilà quelle a été notre erreur. Nous avons voulu y entrer par l'espace. Je veux dire par l'espace concret. Or, je pense, et les derniers événements semblent le confirmer, que ce trou perfore aussi le temps. En entrant là-dedans, on ne change pas seulement de lieu, mais aussi de repères temporels. Cela nous confirme que le Trou Bleu est une nouvelle version du Trou Rouge. La différence est que dans celui-là, on pouvait entrer et sortir assez facilement. Ce qui ne semble pas être le cas de celui-ci.

- Tout cela ne nous dit toujours pas ce qu'est ce Mur Invisible qui nous barre le passage, intervint Höllmann.

- J'y arrive. Ce Mur est en quelque sorte un mur temporel. Le temps qui s'écoule à l'intérieur ne correspond pas à celui que nous connaissons. Nous-mêmes, nous parlons depuis 20 minutes : eh bien, à l'intérieur de ce trou, les 20 minutes doivent être plus longues, ou plus courtes. Voilà pourquoi un vaisseau ordinaire ne peut entrer là-dedans : il est équipé pour se déplacer dans l'espace, mais pas dans le temps.

- Mais alors, nous ne pourrons jamais y entrer, s'inquiéta Hachémi.

- Si. Il nous faut y envoyer un vaisseau temporel.

- Mais nous n'en avons pas, objecta Mao Lai Yen
Mapeza intervint alors.

- Oui, nous en avons un. Ou plus exactement, nous pouvons en avoir un. Nous n'avons jamais eu l'occasion de parler de cela. En fait, un vaisseau temporel est un vaisseau tout-à-fait ordinaire. Il faut simplement lui assurer une préparation... un peu spéciale.

- C'est exact, confirma Rotariu. Cela consiste à l'équiper d'un système de « transfert spatio-temporel ». En résumé, on le recouvre d'une sorte de couche de peinture, ou de vernis, et on place deux petites consoles. Une à l'arrière, et une à l'avant. La console arrière se présente comme une espèce de mémoire : elle conserve l'emplacement d'origine de l'appareil dans l'espace-temps. La console avant, au contraire, permet d'enregistrer le temps gagné par le vernis qui favorise l'accélération. Lorsque l'appareil arrive à destination et reprend une vitesse normale, la console arrière remet en place l'espace-temps d'origine. En termes un peu simplistes, on peut dire que le vaisseau parvient à son but avant d'être parti. Il se retrouvera donc à l'intérieur du Trou Bleu avant d'y être entré, et évitera ainsi le Mur Invisible. Celui-ci marque simplement la frontière entre notre temps et celui qui règne dans le trou.

Mapeza intervint encore.

- Nous oublions de vous dire que les passagers doivent être mis en état d'hibernation.

Devant la surprise des assistants, ce fut Rotariu qui se chargea d'expliquer :

- Du fait qu'il s'agit de sauter l'échelle du temps, cela s'impose. Pour les deux pilotes, c'est impossible, puisqu'ils doivent rester éveillés. Mais en ce qui concerne les deux passagers (puisque'il ne peut y en avoir que deux), il faut les hiberner. De façon à pouvoir parvenir à destination avec le même âge qu'au moment du départ. Disons que les deux pilotes vont probablement vieillir de plusieurs années en franchissant le Mur Invisible. Alors que les passagers, protégés par l'hibernation, garderont le même âge. D'ailleurs, il ne s'agira que d'une hibernation de courte durée : le système s'arrêtera automatiquement et ils pourront sortir de leurs caissons sans aide aucune.

Hachémi exprima l'interrogation des autres.

- Et les pilotes ? En trouverons-nous qui accepteront de vieillir volontairement ?

Mapeza haussa les épaules avec fatalisme.

- Nous trouverons des volontaires sans problème. Voyez toutes les guerres qui ont secoué l'Histoire : jamais les généraux n'ont manqué de volontaires pour les missions dangereuses. L'âme humaine est ainsi faite.

- Combien de temps faudra-t-il pour préparer tout cela ? demanda Fernandez.

- Pas plus de 48 heures, répondit Rotariu.

- Alors, commençons tout-de-suite...

* *
*

Le général Sherementiekov allait souffrir une nouvelle et terrible désillusion. Il n'était pas choisi pour la deuxième mission. Il n'avait évidemment pas les compétences requises pour être pilote ou co-pilote. Mais il ne pouvait même pas être passager : pour une hibernation de courte durée, les médecins préféraient des personnes jeunes.

Sherementiekov se réfugia donc dans sa cabine, pour dissimuler sa frustration. Il ne réussirait pas à atteindre son rêve : il ne serait pas le premier à entrer dans le Trou Bleu...

En revanche, la jeune Hua Yin fut choisie, précisément en raison de sa jeunesse. Elle fut enfermée dans un caisson et mise aussitôt en état d'hibernation. Un jeune homme de 20 ans subissait la même opération dans un caisson voisin.

Pendant ce temps, un appareil de vol avait été choisi. Un Explorador. Il fut préparé sous la direction du professeur Rotariu.

On l'enduisit du fameux vernis. Celui-ci était invisible, mais recouvrait toute la surface extérieure. Ensuite, on installa les deux consoles : une à l'arrière, et une à l'avant. Rotariu se chargea lui-même de les mettre en marche et de les régler.

On amena les deux caissons d'hibernation et on les plaça juste derrière le poste de pilotage, en les fixant solidement. Quant aux deux pilotes, on n'eut aucun mal à les trouver. Au contraire, il y eut plusieurs volontaires et il fallut faire un tri. La perspective de perdre plusieurs années en quelques heures ne semblait troubler que peu de monde !

Mais Mapeza avait raison : l'âme humaine était ainsi faite...

Le jour venu, les deux pilotes revêtirent leur scaphandre et prirent leur casque. Ils serrèrent la main de Mapeza et descendirent dans la Grande Cale.

L'Explorador brillait merveilleusement sous les néons. Les deux silhouettes blanches traversèrent l'immense pièce, puis s'arrêtèrent pour coiffer leurs casques. Elles disparurent dans l'appareil.

La grande trappe s'abaissa lentement. Quand elle s'immobilisa sous le ventre du Shaoyang-XV, l'Explorador s'envola. Il décrivit une large courbe et s'éloigna en se dirigeant vers la lueur.

La suite fut suivie tant bien que mal par l'équipage sur les écrans. Rotariu, installé dans la

Salle des Commandes, supervisait les opérations. A travers le micro, il ordonna au pilote de brancher les moyens de propulsion sur la console arrière.

Quand ce fut fait, l'Explorador disparut instantanément de tous les écrans. Il s'était volatilisé dans le temps. Selon les calculs, il était déjà à l'intérieur du Trou Bleu.

Un moment s'écoula dans le silence. Soudain, une affreuse flamme s'éleva dans l'espace. Elle brilla pendant presque dix secondes, puis s'éteignit.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda quelqu'un.

Il exprimait l'angoisse générale...

Le contact ne put être rétabli avec l'Explorador. Cela, en tout cas, était contraire aux calculs. Au bout d'une heure, on se décida à envoyer quatre modules individuels en inspection. Les petits engins quittèrent le Shaoyang-XV et s'approchèrent du Trou Bleu.

Ils ne virent d'abord rien. Mais en s'approchant davantage, ils aperçurent, horrifiés, quelques débris flottant dans l'espace. Des morceaux de métal cabossés et parfois calcinés.

Les restes de l'Explorador. Celui-ci avait explosé et s'était disloqué en heurtant le Mur Invisible à une vitesse inimaginable. Explosé, disloqué, et les quatre personnes qu'il transportait avec.

On ne retrouva aucune trace de la jeune Hua Yin, ni des trois autres.

* *
*

Quelques jours plus tard, le professeur Erin Rotariu, « le plus grand astrophysicien de l'Univers », était remis d'office dans son caisson d'hibernation. Pour goûter un repos bien mérité. Dont certains souhaitaient ne jamais le voir ressortir...

XI

- Explorador rentre à la base.

- Allô, allô, Explorador. L'ouverture est prête : vous pouvez entamer la manoeuvre d'approche.

Tien rayonnait de fierté. C'était la première fois qu'on lui confiait le pilotage d'un Explorador : responsable total de ce magnifique appareil et de ses cinq passagers.

Il le fit glisser sous le ventre du Shaoyang-XV et le posa sur la grande trappe. Celle-ci se releva lentement. Ils se retrouvèrent dans la Grande Cale. Tien coupa le contact.

- Ouvrez la portière, put-il ordonner.

Tous descendirent. Ils enlevaient leur casque en mettant pied à terre. Tien le fit le dernier. Il traversa l'immense pièce d'un pas ferme. Pendant que les passagers s'en allaient vers le vestiaire, il monta vers le poste des pilotes.

Là, il déposa son casque et s'assit pour rédiger le rapport. Son premier rapport de commandant de vol.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis le tragique accident, et la situation virait à l'absurde. Le Shaoyang-XV tournait toujours lentement en orbite autour du Trou Bleu. Impossible d'y entrer. Impossible aussi de repartir, puisqu'il fallait bien étudier ce phénomène dans l'intérêt de la science.

Alors, on tournait.

Pour occuper ce temps, on avait décidé d'explorer les planètes avoisinantes. Plusieurs dizaines étaient déjà répertoriées et quatre avaient pu être atteintes. Tous les trois jours, un Explorador décollait pour se diriger vers elles, et en revenait avec toutes les données possibles. C'était la mission que venait d'accomplir Tien.

Il signa son rapport et rentra au vestiaire pour se débarrasser de son scaphandre. Ayant repris son habituelle combinaison bleue, il revint dans la salle des pilotes. Certains d'entre eux se trouvaient en état d'alerte permanente et tuaient le temps en jouant aux cartes. Un écran diffusait les informations du vaisseau spatial, mais personne ne s'y intéressait.

Tien salua ses collègues et s'en alla. Il marcha dans les couloirs, s'arrêta dans une cafétéria et s'offrit un petit verre. Puis il prit un aérotram. Celui-ci le déposa devant un long couloir qu'il suivit. Il arriva devant une porte qu'il connaissait bien à présent. Il posa la main sur la plaque d'appel. La voix de Cécile en sortit.

- Oui, qui est-ce ?

- C'est moi, ma petite chérie, répondit-il jovialement.

La porte s'entrouvrit automatiquement. Il entra en la refermant.

Cécile était étendue en travers du lit, entourée de magazines (tous imprimés à bord du vaisseau) dépliés et jetés. Elle tenait le mémolivre à la main et le lisait. La cabine n'était pas très bien rangée. Sur la table, les restes d'un repas que Cécile ne s'était même pas donné la peine de débarrasser.

Tien s'approcha à pas nonchalants.

- Tu ne travailles pas ? fit-il semblant de demander.

Elle ne leva pas la tête pour lui répondre.

- Tu sais parfaitement que c'est mon jour de repos.

- Et n'est-il pas triste de passer son jour de repos dans sa cabine, toute seule, à ne rien faire ?

- Je fais quelque chose : je lis.

Tien décida d'arrêter ce jeu. Il monta sur le lit, s'agenouilla près de Cécile et approcha son visage.

- Ecoute, psychologue, pour la centième fois, je te répète que tu n'es pour rien, vraiment pour rien, dans la mort de cette fille. Elle s'était portée volontaire pour cette mission et elle voulait réellement y participer. Ensuite, elle a été choisie, comme les autres. Veux-tu me dire en quoi tu serais responsable de cela ?

Cécile ne leva toujours pas les yeux.

- J'y suis pour quelque chose : je lui ai fait passer des tests psychologiques, et au bas du dossier, j'ai écrit : « Avis favorable. »

- Parce que tu t'imagines que la Commission s'intéressait à ton avis ? Ma pauvre, si tu avais écrit le contraire, Hua Yin aurait été sélectionnée quand même !

Cela, elle le savait mieux que quiconque. Mais elle se sentait coupable quand même.

- Elle méritait de connaître autre chose avant de mourir, dit-elle simplement.

Découragé par cette attitude, Tien approcha encore son visage et colla ses lèvres sur celles de la femme. Cécile laissa tomber le mémolivre. Son bras enserra l'épaule de son amant pour lui permettre de répondre au baiser. Tien se recula ensuite.

- Tu viens prendre une petite douche ? proposa-t-il.

- J'en ai pris deux aujourd'hui, répondit-elle. Si je continue à me frotter, je vais m'arracher la peau.

Il soupira de déception et sauta du lit. Elle ne le regarda pas pendant qu'il se déshabillait. Le garçon jeta sans ménagement sa combinaison et ses sous-vêtements aux quatre coins de la pièce. Il frotta vigoureusement son torse où luisaient les muscles. Comme Cécile ne levait toujours pas la tête, il tourna les talons et, nu comme à son premier jour, disparut dans la salle de bains.

Il offrit son corps aux rayons nettoyeurs pendant cinq bonnes minutes, ensuite, brillant de propreté, il revint dans la chambre.

Cécile n'avait toujours pas bougé. Il la rejoignit sur le lit. Son corps nu se frotta contre la combinaison jaune. Sa jambe surmontait déjà celles de la femme.

- Laisse tomber tes livres, petite psychologue, sussura-t-il.

Elle posa le mémolivre, mais ce fut pour tenter de se dégager de l'étreinte.

- Tien, je t'en prie, protesta-t-elle faiblement.

Sa résistance fut de courte durée. Elle offrit vite ses lèvres à son amant, et les deux corps glissèrent parmi les magazines qui jonchaient la couverture.

* *
*

Un filet de poisson et des pâtes. Une bouteille de vin à demi entamée sur la table. Cécile et Tien mangeaient. Ils avaient préparé le repas ensemble, dans la cuisine toute proche. A présent, assis face à face, ils le consommaient.

Ils étaient complètement nus tous les deux. Ils avaient jugé inutile de se rhabiller en sortant du lit. Leurs vêtements traînaient un peu partout dans la pièce. La lumière jetait des reflets mouvants sur leurs peaux. Le torse musclé de Tien frémissait par intermittence. Les mamelles de Cécile se balançaient doucement par-dessus son assiette.

Elle se versa un nouveau verre de vin. Le breuvage irrigua sa gorge en la piquant.

- Quand reprends-tu ton service ? demanda-t-elle.

- Dans cinq heures, répondit-il.

- Moi, deux heures après toi. Ce sera dur, car j'ai à peine dormi pendant ma journée de repos. Il est vrai que tu ne m'y as guère aidée !

- Va te plaindre, maintenant ! Tu n'avais pas l'air malheureuse, tout-à-l'heure !

- Je n'ai jamais dit que je me plaignais. Simplement que j'aurai les paupières un peu lourdes en allant au bureau.

Il prit la bouteille de vin pour se servir à son tour.

- Au fait, reprit-il, je ne sais pas du tout quand je pourrai revenir. Ces missions me prennent tout mon temps.

- Je n'en aurai pas beaucoup non plus, répondit-elle. Avec toutes ces personnes qui se plaignent de dépression et d'angoisse...

Il se leva. Son corps nu traversa lentement la pièce. Dans un coin, il se pencha pour ramasser son slip. Il glissa les pieds dedans, et le fit monter le long des jambes et des cuisses. Puis il

revint s'asseoir à table, et reprit une gorgée de vin.

- Cécile, dit-il brusquement. Je crois que je vais te faire une confidence.

- Dis toujours...

- Ecoute, quand je suis venu ici pour la première fois... Eh bien... En fait, c'était juste pour coucher avec toi.

Elle éclata franchement de rire, sans la moindre retenue.

- Mais je le savais, voyons ! D'ailleurs, tu me l'as fait comprendre, et d'une manière on ne peut plus directe !

Il répondit par un petit sourire.

- Ce que je voulais dire, c'est que mon but était de passer une nuit avec toi. Une nuit, et rien de plus. Après quoi, je comptais repartir, et t'oublier. Seulement...

Il s'interrompit et se leva. Il traversa à nouveau la pièce pour aller ramasser sa combinaison bleue. Il l'enfila, remonta la fermeture et attacha la ceinture. Cécile se retourna sur sa chaise.

- Seulement ?... interrogea-t-elle.

Il la regarda.

- Seulement, je suis revenu.

- Mais tu es revenu parce que je l'ai accepté. Et quand tu ne viens pas, c'est moi qui t'invite.

- En effet. Je viens quand je veux, je fais ce que je veux avec toi, et puis... je repars.

- Mais il est normal que tu repartes, fit-elle remarquer. Tu as ton travail, comme j'ai le mien.

Il glissa les mains dans ses poches, et s'approcha.

- Ce que je veux dire, Cécile, c'est que j'ai de plus en plus de mal à repartir. Quand je suis dans cette cabine, je m'y sens si bien que l'envie me prend de... rester.

En une fraction de seconde, elle comprit tout ce que Tien s'efforçait de dire sans bien y parvenir.

Elle prit conscience de toutes les différences qui les séparaient. Elle était une contemplative, et lui un actif. Elle aimait les livres, et lui n'y comprenait rien. Elle appréciait le calme et lui cherchait la tempête.

Certes, ils s'aimaient. A distance, et seulement à distance. S'ils avaient dû partager réellement leurs vies, leurs dissensions seraient vite apparues. Jusqu'à prendre des proportions dramatiques. Tout cela lui éclatait à présent dans la tête, comme une étoile de grande magnitude.

Tien poursuivait déjà.

- Et si je continue à venir, un jour, je resterai pour de bon. Cette cabine deviendrait la mienne, cette table deviendrait la mienne, ce lit deviendrait le mien, et...

Il la regarda.

-... Et je crois que ce ne serait plus tout-à-fait pareil.

En effet. Elle était la première à s'en apercevoir. Elle se leva. Elle se tint devant lui, toute nue, les cheveux défaits.

- Tien, tu n'es pas obligé de venir, ni de rester. Tu es entièrement libre de tes décisions. En ce qui me concerne, jamais je ne t'importunerai en t'appelant. Tu feras ce que tu voudras. Si tu veux revenir, j'en serai très heureuse. Si tu ne veux plus revenir... Eh bien, tant pis. Je respecterai ta décision.

Son corps déshabillé se fonda dans les bras du garçon. Ils s'embrassèrent longuement.

- Tu es vraiment une femme merveilleuse, lui souffla-t-il à l'oreille. Je suis certain que je n'en trouverai jamais une autre comme toi.

Il marcha jusqu'à la porte et l'ouvrit. Il sortit. La porte se referma.

Restée seule, Cécile se rassit. Les assiettes et les couverts prenaient à présent un aspect un peu insipide. Elle reprit son verre de vin et regarda à l'intérieur. Dans le nectar rougeâtre, elle crut voir le reflet d'une femme très malheureuse.

Le général Sherementiekov tournait dans sa cabine comme un lion en cage. Quelques livres étaient posés sur une table basse, mais il n'arrivait pas à se concentrer dessus.

Son grand écran personnel était allumé, et reflétait encore et toujours la même image depuis plusieurs semaines : celle de la lueur qui, vue de près, devenait le Trou Bleu. Celui qui, avec son Mur Invisible, tenait en échec les êtres humains et leur science toute-puissante.

Sherementiekov tournait, et s'apercevait parfaitement de la situation qui était la sienne. Son autorité, à bord du Shaoyang-XV, diminuait de jour en jour.

C'était lui qui avait le plus insisté pour faire entrer un appareil dans le Trou Bleu. C'était lui qui avait présenté celui-ci comme la plus importante découverte de l'Histoire. Bref, c'était lui le grand responsable de la mort de quatre membres de l'équipage.

Alors, sa présence aux réunions de la Commission de Direction devenait de plus en plus symbolique. En fait, on ne lui demandait plus rien. Bien sûr, théoriquement, il était toujours le commandant. Mais dans la pratique, il savait bien ce qu'il en était : déjà, on s'occupait de lui chercher un successeur. Quand il arrivait dans la Salle des Commandes, il s'apercevait régulièrement que des ordres avaient été donnés en son absence.

De tout cela, du reste, il aurait pu se moquer : être commandant ne signifiait plus rien pour lui. Tout comme la suite de cette mission. Toutes ses pensées tendaient vers le Trou Bleu, but suprême de sa vie.

Or, son inquiétude provenait précisément de là. Que pouvait-il faire pour l'atteindre, maintenant ?

Un garde se présenta devant lui.

- Commandant, un officier demande à vous voir.

Le coeur de Sherementiekov bondit. Un officier ? Venait-on lui annoncer qu'il était destitué ? Il s'efforça de parler d'une voix calme.

- De qui s'agit-il ?

- Le Lieutenant Tien Monser, du Service des Pilotes extérieurs.

Il poussa un soupir de soulagement. Allons, ce n'était pas celui-là qu'on lui aurait envoyé pour lui transmettre sa destitution !

- Faites-le entrer.

Le garde revint un peu plus tard, accompagné d'un jeune homme en uniforme bleu marine. Il se présenta au garde-à-vous.

- Lieutenant Tien Monser, commandant.

- Oui, je vous connais, répondit Sherementiekov. Vous avez demandé à me voir ?

- Oui, commandant. J'ai des choses à vous dire, qui pourront vous intéresser.

Un petit lieutenant qui se permettait d'aller frapper directement à la porte du commandant, c'était plutôt rare ! La curiosité de Sherementiekov fut piquée au vif.

- Et quel genre de choses ? demanda-t-il.

- J'ai des idées concernant le Trou Bleu.

Le commandant sursauta. Il regarda attentivement le jeune homme de la tête aux pieds.

- Asseyez-vous, lui dit-il.

Il lui servit un verre et s'assit en face. La jeunesse de l'un contrastait avec les cheveux gris de l'autre.

- Eh bien, lieutenant, que vouliez-vous me dire à propos du Trou Bleu ?

Tien répondit très simplement.

- Je crois que j'ai trouvé un moyen pour y entrer.

Sherementiekov se pétrifia.

- Vraiment ? Mais je vous fais remarquer que nous essayons depuis plusieurs semaines, avec les moyens les plus modernes : des appareils de vol perfectionnés, des rayons destructeurs d'une puissance effrayante, etc. Rien n'a pu forcer le Mur Invisible.

- Commandant, je crois que nous avons commis une erreur en nous acharnant sur ce « mur » : il est indestructible. Tout simplement parce qu'il est fait dans une matière que nous ne connaissons pas. Quant à l'histoire de l'espace-temps, je n'y ai jamais cru. Si le temps se trouve chambou-

lé dans ce trou, ce doit être au fond, pas en surface.

Sherementiekov commençait à ressentir une curieuse impression : de l'intérêt. Mieux, de l'espoir.

- Et qu'avez-vous imaginé de votre côté ?

- Commandant, je crois que nous pouvons entrer dans ce trou. Mais pas par devant. Par derrière.

- Par derrière ? articula Sherementiekov, incrédule.

- Par derrière, ou par les bords. Qu'est-ce qu'un trou ? C'est quelque chose de creux à l'intérieur d'une matière. Cette matière, c'est l'espace-temps. Or, quand on creuse, il y a toujours des orifices qui se forment aux alentours. Je n'ai jamais vécu sur la Terre, mais je connais des gens qui en viennent, et qui aimaient jardiner. Ils me l'ont tous confirmé : le trou s'enfonce et, automatiquement, des orifices se forment autour de lui. Le Trou Bleu doit obéir aux mêmes règles.

« Voici ce que je propose : avec un Explorador, nous allons nous placer derrière le trou. Je sortirai dans l'espace avec un scaphandre, en restant évidemment rattaché à l'Explorador par un filin. De cette façon, j'examinerai attentivement toute la surface arrière du Trou Bleu, mètre carré par mètre carré. Jusqu'à ce que je trouve un orifice qui nous permette d'y entrer.

Ahuri, Sherementiekov s'efforça de dire quelque chose.

- Hum, le Trou Bleu fait près de 1000 kilomètres de diamètre sur sa face antérieure. Si vous voulez examiner ainsi toute la face arrière, cela risque de vous prendre des mois.

- Je ne le pense pas. Je suis persuadé qu'il doit y avoir plusieurs orifices. De toute façon...

- De toute façon ?...

- Si je n'en trouve pas, je passerai à la seconde partie de mon plan : explorer les bords du trou.

- Les bords ? s'étonna encore le commandant.

- Oui ? L'entrée est obstruée par le Mur Invisible. Mais vous avez bien remarqué que les bords du trou sont assez imprécis. C'est une sorte d'entonnoir, dont on ne sait au juste où et quand il commence.

- Mais, objecta Sherementiekov, je crois que vous n'avez pas bien compris : le Mur Invisible ne se trouve pas aux bords du trou. Il se trouve un peu plus au fond, quand les parois sont parfaitement définies. Je vous le dis en connaissance de cause, puisque je suis allé jusque-là !

- Oui, répondit Tien sans se troubler. Mais une fois que j'aurai trouvé le bord, je le suivrai, sans m'en écarter, et j'atteindrai l'endroit où semble se situer le Mur Invisible. Là, je suis certain qu'il doit y avoir un interstice. J'en profiterai pour me glisser à l'intérieur.

Sherementiekov, qui ne savait plus quoi dire, se servit un nouveau verre. Il essayait de rassembler ses pensées.

- Mais lieutenant, pensez à une chose : on a effectivement trouvé des orifices de ce genre dans les trous noirs. Seulement, les malheureux qui s'y sont glissés ont été aspirés par une force incroyable. Et personne ne les a jamais revus.

- Vous parlez de trous noirs. Mais celui-ci n'exerce rigoureusement aucune attraction.

- En surface, précisa Sherementiekov. Mais qu'en est-il derrière le Mur Invisible ?

- Le seul moyen de savoir, c'est d'y aller voir.

C'était de la folie ! Interloqué, le commandant se leva. Il alla se poster devant son grand écran qui lui renvoyait l'image lancinante de la lueur. Après tout, les coups de folie réussissent parfois là où ont échoué les actions raisonnables...

Ce jeune homme débarqué chez lui à l'improviste, avec son incroyable proposition, venait de lui rendre l'espoir. Le sang circulait à nouveau dans ses veines. Son cœur battait très fort, à un rythme oublié depuis longtemps.

Il revint sur ses pas.

- Lieutenant, votre proposition me paraît intéressante. Mais sortir en scaphandre dans l'espace est très dangereux. Ne pensez-vous pas que d'autres...

Tien bondit sur ses pieds.

- Commandant, cette idée est de moi ! J'en suis l'instigateur. C'est moi qui dois aller chercher le passage. Moi et personne d'autre !

Sherementiekov le rassura en lui posant la main sur l'épaule.

- Vous avez raison. C'est à vous qu'il appartient de mettre en pratique votre idée. Je vais même aller plus loin : ce projet n'appartiendra qu'à vous. A vous et à moi.

- Comment ? s'inquiéta Tien. Vous pensez que la Commission pourrait ne pas l'accepter ?

- Hélas, je suis même certain qu'elle ne va pas l'accepter. Alors, nous allons monter ce projet sans l'aide de personne. Je vais demander un Explorador pour nous seuls. Je paierai l'énergie de ma poche ;. Nous bénéficierons d'une indépendance et d'une liberté de mouvement totales. Chaque jour, nous partirons, et je piloterai l'Explorador. Je le ferai stationner à l'endroit voulu, et vous pourrez sortir pour effectuer vos recherches. Je crois avoir les connaissances pour vous ramener si une difficulté se présente.

Le visage de Tien s'était illuminé pendant cette explication.

- Voilà ce que je voulais, commandant. Je suis certain que nous réussirons.

- J'en suis certain aussi, sourit Sherementiekov. Voyez-vous, ces imbéciles de la Commission de Direction n'ont rien compris à notre rêve. D'ailleurs, je crois que la majorité de l'équipage ne l'a pas compris non plus. Il y a bien eu Mme Montigny...

- Comment ! sursauta Tien.

Le commandant crut que le jeune lieutenant ne connaissait pas cette dame.

- C'est la Directrice des Services Psychologiques. Elle est très intelligente et ouverte aux idées des autres. Je crois qu'elle au moins avait compris mon rêve. Mais elle n'a pas voulu le partager. Je le regrette profondément.

Tien s'efforçait de cacher son trouble. Lui non plus n'avait pu partager son rêve avec Cécile. Mais il s'agissait d'un tout autre rêve.

Sherementiekov poursuivait déjà.

- Eh bien, ce rêve, nous allons le réaliser sans eux. Nous entrerons dans le Trou Bleu. Tout seuls...

L'exaltation et l'émotion les soulevaient tous deux. Ils se serrèrent la main. Avec un enthousiasme qu'ils ne s'étaient jamais connu.

XII

La flamme dans l'obscurité. Elle s'élargit, grandit. Elle devint lumière. Celle-ci occupa tout l'espace et se fit aveuglante. Puis elle s'atténua. Lentement, elle se dispersa, et l'obscurité se referma.

* *
*

Cécile ouvrit les yeux et se retourna sur le lit, fatiguée et très dérangée. Le rêve, encore. Il venait de se manifester une fois de plus, après plusieurs nuits d'absence.

Elle s'efforça de se calmer, mais savait qu'elle ne pourrait pas se rendormir. Enfin, qu'était-ce ce rêve, au juste ? Elle avait cherché et cherché dans sa mémoire, sans trouver aucun événement correspondant. Quel souvenir, enfoui dans son inconscient, ce songe ramenait-il à la surface ? Rien de tout cela ne lui apparaissait et elle se sentait de plus en plus énervée.

Elle s'étira et s'attacha à goûter au moins la chaleur de son lit.

* *
*

Depuis plusieurs jours, c'était devenu une sorte de rituel, que tous connaissaient par coeur. Le général Sherementiekov et le lieutenant Tien Monser sortaient du vestiaire, recouverts d'un scaphandre et portant chacun un casque sous le bras. Ils n'adressaient la parole à personne, ne signaient aucun ordre de mission. Et pour cause : aucune mission ne leur était confiée. Ils parlaient de leur plein gré, et pour accomplir une besogne qui ne concernait qu'eux seuls.

Ils descendaient le grand escalier et traversaient la Grande Cale. Un Explorador les attendait. Celui-ci avait été momentanément rayé de la liste officielle des appareils disponibles. Sherementiekov, en effet, le louait à la journée en payant de sa poche. C'était aussi de sa poche qu'il payait l'énergie consommée.

Les deux hommes coiffaient leur casque et embarquaient. Ils demandaient la permission de sortir, et c'était la seule intervention des autorités du vaisseau spatial.

La trappe l'ayant descendu à l'extérieur, l'Explorador s'élançait et partait en toute liberté. Tout le monde savait où il allait : vers le Trou Bleu.

Arrivés là-bas, Tien Monser sortait dans l'espace, rattaché à l'appareil de vol par un filin. Il explorait méthodiquement la partie postérieure du trou. Certains disaient à la recherche d'un orifice. D'autres émettaient des hypothèses différentes. Cela durait 4 à 5 heures par jour, avec deux interruptions pour permettre à Tien Monser de refaire ses réserves d'oxygène. Ensuite, il regagnait l'Explorador, et celui-ci reprenait le chemin du Shaoyang-XV.

Le retour se faisait aussi discrètement que le départ. Les deux hommes descendaient, ôtaient leur casque et remontaient l'escalier. Comme au départ, ils n'adressaient la parole à personne, ne signaient aucun rapport de mission. Simplement, ils enlevaient leur scaphandre, remettaient leur combinaison habituelle et s'en allaient.

Généralement vers la cabine du commandant, où ils passaient le plus clair de leur temps. Ils préparaient simplement la journée de travail du lendemain.

L'équipage du Shaoyang-XV assistait à ce manège en silence, et avec un peu de gêne. Les avis

étaient très partagés. Pour les uns, les deux hommes étaient devenus fous. Pour les autres, ils avaient peut-être une chance de réussir.

Mais réussir quoi, au juste ? Aucune explication détaillée n'avait été communiquée par la Commission de Direction. Et pour cause : celle-ci n'était pour rien dans cette tentative, ne l'avait absolument pas organisée et la désapprouvait plus ou moins ouvertement !

Bien sûr, on savait que les deux hommes affirmaient pouvoir entrer dans le Trou Bleu, là où les engins les plus modernes avaient échoué. Mais comment au juste, peu de gens pouvaient le dire avec certitude.

En fait, Sherementiekov et Tien Monser ne faisaient plus vraiment partie de l'équipage. Ils étaient en marge. Le lieutenant n'était plus repris sur la liste de son service, même s'il continuait à percevoir sa solde. Quant à Sherementiekov, il était toujours le commandant en titre du vaisseau spatial, mais ne commandait plus rien. Un autre occupait ses fonctions à titre officieux. Bien entendu, il n'assistait plus aux réunions de la Commission de Direction.

Bref, tous deux étaient là, tout en étant ailleurs. On les voyait partir (les uns avec condescendance, les autres avec pitié) et on les voyait revenir. Sans un mot.

Après tout, la responsable de cette situation burlesque était bien la Commission. Car, pendant ce temps, le Shoyang-XV tournait toujours en orbite autour du Trou Bleu ! Plus personne ne savait comment y entrer, mais l'ordre de repartir ne venait toujours pas.

Ce qui se comprenait, car John Mapeza avait toujours autant de mal à prendre une décision...

* *
*

- Nous arrivons, dit Sherementiekov.

Il était assis dans le siège du pilote. A travers la vitre, l'immensité de l'espace et les étoiles imperturbables. Ils étaient passés derrière le Trou Bleu et n'en apercevaient donc plus l'entrée.

Le général observait ses cadrans, sur lesquels les calculs défilaient fiévreusement. Derrière lui, Tien Monser achevait de manger un sandwich. Il prenait des forces avant de se lancer dans l'espace.

Son scaphandre lui donnait un aspect lourd et emprunté. Lui aussi regardait à travers la vitre.

- Nous sommes déjà venus par ici, dit-il. Je crois qu'aujourd'hui, nous devrions aller un peu plus haut.

- Plus haut ? s'étonna Sherementiekov. Mais nous allons presque atteindre le rebord supérieur du trou.

- Je sais. Si je ne trouve pas un orifice à cet endroit, il nous faudra monter jusqu'en haut. De toute façon, nous avons regardé à peu près partout ailleurs.

- Non, voyons. Il nous reste encore un important périmètre à droite.

- Nous perdrons notre temps. Je vais examiner cette zone. Si je ne trouve rien, je reviendrai à bord pour reprendre de l'oxygène et vous ferez monter l'appareil jusqu'au sommet. Là, en me penchant, je pourrai presque voir l'ouverture.

- Ce sera dangereux, fit observer Sherementiekov.

- Pas plus que ce que je fais en ce moment.

Le général suivit les calculs qui se succédaient sur ses écrans. Il plaça l'Explorador sur la position adéquate. Une fois de plus, la fascination le saisit : devant lui, il ne voyait que le noir sidéral. Pourtant, il y avait un obstacle. La paroi d'un trou de 1000 kilomètres de diamètre.

A l'arrière, Tien s'était déjà levé. Sherementiekov le rejoignit. Il s'empara du casque posé sur un siège et le glissa sur la tête du lieutenant, avant de faire claquer le mécanisme de fermeture.

Derrière la visière, le visage de Tien était très calme. Sherementiekov avait mis un petit écouteur dans l'oreille, pour pouvoir discuter avec l'homme enfermé dans le scaphandre.

- Retournez-vous. Je vais attacher le filin.

Tien lui tourna le dos. Le général s'empara du cordage. Après avoir bien vérifié qu'il était accroché, il en attacha le bout au ceinturon du scaphandre.

- Vous manque-t-il quelque chose ?

La voix du jeune lieutenant grésilla dans son oreille.

- Non, je suis prêt.

Alourdi par le scaphandre, il marcha comme un pantin maladroit. Sherementiekov fit coulisser la porte du sas, et Tien y entra en se heurtant à l'encadrure. La porte se ferma derrière lui.

Le général retourna au poste de pilote. Après avoir vérifié ses cadrans, il reprit la parole dans le micro.

- Tout semble normal : la position de l'Explorador correspond aux calculs. Je vais vous ouvrir.

- Je suis prêt aussi, répondit la voix grésillante de Tien.

Sherementiekov appuya sur un bouton. Il savait sans le voir que la porte du sas s'ouvrait sur l'extérieur, et que Tien se retrouvait face au vide spatial. Il devinait les mouvements de l'homme en scaphandre qui s'extrait du sas, qui décollait. Il attendit sans inquiétude.

Au bout d'un moment, en effet, il vit apparaître à travers la vitre la silhouette blanche qui flotait doucement dans l'espace. La filin luisait aussi par intermittences.

Sherementiekov le suivait d'un oeil, et contrôlait de l'autre les cadrans de commande.

A l'extérieur, Tien se retourna lentement. A travers la visière du casque, il vit la masse immobile de l'Explorador, avec à l'avant le poste de pilotage inondé de lumière. Il ne pouvait apercevoir Sherementiekov, mais savait que celui-ci, depuis son siège, le regardait.

En évitant les mouvements brusques, il reprit sa bonne position. Au ceinturon de son scaphandre, deux petits tubes, presque indécélables, faisaient office de propulseurs et lui permettaient de diriger sa trajectoire. Il les mit en marche et avança lentement pendant dix secondes.

Puis il se heurta à quelque chose qui l'arrêta. Une fois de plus, le vertige le saisit. Il ne voyait rien d'autre que le noir absolu. Pourtant, il y avait un obstacle physique devant lui, et cet obstacle physique était une colossale paroi, d'une épaisseur gigantesque. De l'autre côté, un trou dans l'espace, béant et grandiose.

Il était conscient de vivre des moments exceptionnels et les savourait, avec cette délectation que seule la jeunesse peut procurer. Avec ses mains gantées, il touchait et touchait encore la paroi, et se faisait l'effet d'un homme préhistorique devant une montagne sacrée.

D'ailleurs, le mysticisme commençait à le pénétrer. Comme Sherementiekov...

Mais il lui fallait se mettre au travail. Il sortit le petit appareil dont il se servait : un mesureur de niveau. Une boîte posée contre la paroi qui émettait des ondes. Celles-ci se répandaient sur la surface, puis revenaient. Sur la boîte, un écran où courait une ligne blanche. Elle se tordait en dents de scie, au rythme des vibrations qu'elle recevait : vers le haut pour les bosses, vers le bas pour les creux.

Tien apprenait ainsi la configuration de la paroi à vingt mètres à la ronde. Elle se révélait très accidentée, avec des renforcements brutalement marqués. Plusieurs fois, il en avait trouvé d'assez profonds, mais avait été toujours déçu : aucun d'eux ne conduisait à l'intérieur du Trou Bleu.

Ces trouvailles, au lieu de le décourager, avivaient encore sa conviction de réussir bientôt.

Il observa donc l'écran de son mesureur, et cette petite ligne blanche qui se tordait frénétiquement. Au bout de dix minutes, il avait exploré tout le secteur. Il parla alors dans le micro de son casque.

- Allô, allô, commandant. Rien à signaler par ici. Je vais remonter un peu.

- Allô, allô, lieutenant. Entendu. Je vous vois parfaitement.

Pendant près d'une heure, Tien explora donc la colossale paroi qui rompait la logique de l'espace-temps. Puis il remit en marche ses micropropulseurs et battit des bras en direction de l'Explorador.

Il se glissa avec précaution dans le sas. Le filin se replia automatiquement, et la porte extérieure se referma. Tien, d'une démarche lourde, pénétra à nouveau dans l'appareil. Sherementiekov l'aida à ôter son casque.

- Rien, dit-il simplement.

Il but un grand verre d'eau pour se réhydrater. Le général lui montra un graphique.

- Regardez, il y a une grande zone par ici...

- Non, répondit-il fermement.

Sherementiekov leva la tête vers lui.

- Que dites-vous ?

- Je dis non. Nous allons laisser tomber toutes ces zones : vous allez me faire monter tout-à-fait en haut.

- Au sommet ? Mais... C'est dangereux. Après, il n'y a plus que le vide, et le Trou Bleu.

- N'est-ce pas précisément ce que nous cherchons ? insista Tien. C'est là-haut que nous trouverons une entrée, et pas ailleurs, croyez-moi.

Sherementiekov rangea son graphique.

- Vous avez raison, reconnut-il. Mais écoutez, lieutenant, je vais vous donner un ordre, et je répète qu'il s'agit bien d'un ordre : vous allez faire ce que vous voudrez, mais vous le ferez à portée de l'appareil, de façon à me permettre d'intervenir s'il y avait un problème. Où que vous alliez, je veux que vous gardiez le contact avec moi.

- C'est promis, commandant.

Sherementiekov retourna au poste de pilote. Dans une manoeuvre lente et régulière, il fit remonter l'Explorador. Les chiffres couraient sur les cadrans. Ils se stabilisèrent soudain, et le général immobilisa l'appareil.

Il retourna à l'arrière. Tien s'était assis et buvait encore.

- Nous voilà fixés sur la bonne position, dit Sherementiekov.

- Je vais me reposer un peu avant de repartir.

Le commandant repartit vers le poste de pilote où il s'installa. Tien l'observa discrètement, pour s'assurer que son supérieur ne le regardait plus.

Puis, sans faire de bruit, il ouvrit son sac personnel, posé sur un siège. Avec précaution, il en sortit un petit rectangle de carton qu'il approcha de ses yeux. C'était une photo. Celle de Cécile Montigny. Tien l'emportait partout, en la cachant sans arrêt. Car c'était « son » secret, le plus précieux de sa vie.

Une fois de plus, il regarda longuement le portrait de cette femme. Ces lèvres qu'il avait effleurées. Ce visage qu'il avait caressé. Ces cheveux qu'il avait respirés.

Il aimait Cécile. Il l'aimait encore. Il l'aimait de plus en plus. Mais elle n'avait pas compris son rêve. Il dut s'avouer que cette pensée le faisait souffrir. Doucement, il déposa un petit baiser sur la photo, puis la rangea à nouveau dans le sac.

Sherementiekov revenait déjà.

- Etes-vous prêt ?

- Le temps de refaire ma provision d'oxygène et je repars.

Une fois accomplie cette formalité, il remit son casque et se glissa à nouveau dans le sas. La porte coulissa derrière lui. Ensuite, la solitude du cosmonaute qui attend, et qu'il commençait à bien connaître. Ses écouteurs grésillèrent.

- Allô, allô, lieutenant, je vais vous ouvrir.

La porte extérieure glissa silencieusement. Tien se retrouva devant le noir de l'espace. Il s'extirpa du sas et flotta dans le vide interstellaire en s'éloignant de l'Explorador. Ensuite, il mit en marche ses micropropulseurs.

Ceux-ci l'amènèrent jusqu'à la colossale paroi invisible. Pas de temps à perdre en recherches à cet endroit. Il avait une autre idée. « Son » idée. Qu'il méditait en silence depuis plusieurs jours.

Maniant avec dextérité ses micropropulseurs, il remonta vers le sommet. Soudain, sa main ne toucha plus rien : il avait dépassé la paroi. Il apercevait à nouveau les étoiles, mais elles ne l'intéressaient pas. Avec d'infinies précautions, il se pencha en avant. Son coeur se mit à battre très fort.

Sous lui, juste sous lui, il voyait s'étendre un immense, un interminable mur bleu, ourlé de vagues d'écume sur sa surface. Le Trou Bleu... Une vision grandiose et effrayante. 1000 kilomèt-

res d'ouverture béante.

Tien en perdit subitement la raison. Le but était là, tout près. Il allait l'atteindre. Il allait être le premier à entrer.

Transporté d'excitation, il voulut se hisser par-dessus le sommet de la paroi. Un choc le retint : le filin qui le rattachait à l'Explorador atteignait sa limite. Il n'hésita même pas : avec ses doigts gantés, il le détacha et le rejeta dans l'espace.

La voix de Sherementiekov grésilla dans ses écouteurs.

- Allô, allô, lieutenant, je ne vous aperçois plus. Où êtes-vous ? Répondez.

Tien ne répondit pas. Il n'écoutait même plus. Derrière la visière du casque, ses yeux s'écarquillaient de folie.

Remettant en marche les micropropulseurs, il descendit lentement, les pieds en avant, vers la grande tache bleue qui l'attendait. Le trou béant s'étirait devant lui. Fasciné, il regardait. Il savait qu'un peu plus bas se trouvait le Mur Invisible, apparemment infranchissable.

Mais il nageait dans le bonheur : il vivait le plus grand moment de sa vie.

La voix de Sherementiekov l'interpella encore.

- Allô, allô, lieutenant, où êtes-vous ? Vous m'aviez promis de ne pas vous éloigner. Répondez-moi.

Tien n'entendait pas. Il était déjà en dehors de l'Humanité.

Sans hésiter, il avança. La silhouette revêtue du scaphandre se fonda dans le rideau bleu, se mêla peu à peu à lui, s'estompa enfin...

* *
*

- Allô, allô, lieutenant, je vous avais ordonné de rester dans mon champ de vision. Revenez immédiatement. Allô, allô...

Sherementiekov serrait les poings de rage et d'inquiétude. Aucune réponse ne résonnait dans son écouteur. Ce damné Tien Monser... Il aurait dû se douter que la fougue de sa jeunesse l'entraînerait tôt ou tard.

Que faire ? Une idée lui vint. En fait, la seule qui pouvait lui venir à cet instant.

- Je vais replier le filin. Ainsi, il sera bien obligé de revenir. »

Il retourna à l'arrière et saisit le cordage. Son cœur cessa de battre : il revenait dans la main sans résistance. Le filin s'était détaché ! Le cosmonaute flottait tout seul dans l'espace...

Affolé, Sherementiekov retourna en courant au siège de pilote.

- Allô, allô, lieutenant ! cria-t-il dans le micro. Qu'avez-vous fait ? Vous avez détaché votre filin ! Vous êtes fou ! Je vous en supplie : revenez immédiatement !

Le silence lui répondit dans l'écouteur. Et devant lui, impassible, le noir du cosmos.

La certitude d'un drame serrait le cœur du vieux général. Il craignait le pire pour Tien Monser, bien sûr, mais aussi pour la réalisation de leur projet.

Il se décida à remettre en mouvement l'Explorador. Avec lui, il remonta dans le vide spatial. Il vit alors apparaître le Trou Bleu. Une fois de plus, il frémit à cette apparition qui résumait toute sa vie. Mais il devait chercher son camarade.

Il longea donc la grande ouverture en mettant en marche tous ses appareils de détection. Rien. Le rideau bleu de 1000 kilomètres de diamètre semblait le narguer.

Au bout d'une heure, il dut faire reculer l'Explorador, pour le fixer en orbite. Sur son siège, il se prit la tête dans les mains et retint difficilement un sanglot.

- Tout est perdu..., murmura-t-il.

L'échec l'accablait. Mais il fit l'effort de s'emparer du micro et d'appeler des secours.

Ceux-ci arrivèrent assez rapidement, sous la forme de plusieurs modules individuels. Ils les mit au courant. Pendant plus de deux heures, ils tournèrent et retournèrent autour du Trou Bleu.

C'est au-dessous de celui-ci que l'un d'eux finit par repérer un objet flottant dans l'espace. En s'approchant, il constata qu'il s'agissait d'un cosmonaute revêtu de son scaphandre, et apparemment inanimé.

Mais les petits modules individuels ne pouvant le récupérer, il fallut faire appel à un appareil spécial. L'attente fut interminable, pendant laquelle les modules formèrent une ronde autour du corps qui se balançait doucement.

L'appareil arriva enfin et embarqua le cosmonaute. Dans son Explorador, Sherementiekov ne ressentait plus ni désespoir, ni colère. Seulement une écrasante fatigue.

Il demanda des nouvelles à travers le micro. Une voix impersonnelle lui répondit sans émotion apparente :

- Commandant, j'en suis désolé, mais le lieutenant Tien Monser est mort.

Les modules formèrent alors comme un cortège funèbre pour les raccompagner au Shaoyang-XV.

Une fois là-bas, le corps fut emmené aux Services Médicaux pour y être examiné. On découvrit qu'il présentait plusieurs fractures. Le casque était cabossé et la visière fendue : les signes inéquivoques d'un choc violent. Quant à la mort elle-même, elle semblait due à un brusque arrêt du coeur.

On en conclut que Tien, après avoir détaché son filin, avait tenté de pénétrer seul dans le Trou Bleu. Il s'était alors vu aspiré par une force incroyable, et avait heurté de plein fouet quelque chose. Probablement le Mur Invisible. Ce qui avait provoqué les fractures et l'arrêt du coeur. Ensuite, le corps avait glissé le long du trou pour réapparaître juste au-dessous.

En fait, les causes du décès importaient peu à l'équipage. Celui-ci ne voyait que la mort. Une de plus.

Une infirmière recouvrit le corps de Tien d'une couverture, et une litière l'emporta doucement vers la morgue. Sur une table, un homme rédigeait déjà le certificat de décès.